

FARALAKO

Emile Cissé

FARALAKO

Roman d'un petit village guinéen

LIBERTÉ DANS LA PAIX

L'Harmattan Guinée

Almamyia rue KA028

En face du restaurant Le cèdre - OKB Agency
Conakry - Rép. de Guinée - BP 3470

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie

Könyvesbolt

Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa

Fac. des Sc. Sociales, Pol. et Adm. ;

BP243, KIN XI

Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia

Via Degli Artisti, 15

10124 Torino

ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso

1200 logements villa 96

12B2260

Ouagadougou 12

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR :
Emile Cissé, Boite postale N° 8, MAMOU
Guinée Française A. O. F.

A

*Une Afrique unie,
Politiquement libre,
Economiquement prospère,
Mon Afrique bien-aimée,
Ma bien-aimée Afrique.*

A l'occasion de la réédition de Faralako

Faralako, roman d'un petit village africain écrit par Emile Cissé a été l'une des œuvres les plus encensées de son temps. Cet ouvrage auquel la préface reconnaît tant de qualités mérite-t-il de sombrer dans les abysses de l'oubli ?

Assurément, non. Plus qu'un tort, la disparition d'une telle pièce serait aussi mutilante pour la littérature guinéenne que l'ignorance des œuvres de Fodéba Keita, Ray Autra, etc.

Et pourtant, la menace est là. Pour convaincre les esprits les plus sceptiques, je me contenterai de signaler que j'ai mis une dizaine d'années pour trouver un exemplaire de ce roman. Les personnes les plus informées en connaissent à peine l'existence.

C'est dire combien est brûlant le problème de remise au jour de cet ouvrage laissé pour compte pour des raisons politiques qui ne s'affichent pas (très forte a été la tendance de substitution de l'homme à l'œuvre : la peur de redorer le blason de l'homme Émile, « agent de la cinquième colonne », a vite détourné les gens de cet ouvrage qui était pourtant tout à fait favorable à la lutte émancipatrice du parti libérateur, le Rassemblement Démocratique Africain).

Dans le cadre de cette exhumation littéraire, j'ai fait une étude critique qui se veut incitative et j'anime des émissions littéraires pour faire connaître ce grand écrivain de notre Guinée.

Lansana Condé
Professeur de Lettres modernes

EN GUISE DE PRÉFACE

FARALAKO, roman d'un petit village africain, aurait bien pu également s'intituler « TOUT EN UN », car, autour d'une intrigue d'une simplicité aussi enfantine que captivante, l'auteur soulève toute la série de graves problèmes politique, économique, social et culturel qui se posent avec acuité de nos jours dans tous les pays coloniaux ou dépendants.

EMILE CISSE, avec une habileté remarquable, nous transporte de la trépidante fièvre de la vie parisienne au calme serein de l'existence paisible dans le petit village africain de FARALAKO.

Roman sans extravagance, vrai, naïf même à certains moments, complet dans un genre nouveau, est dégagé de tout complexe car, il faut

l'avouer, chez la plupart des auteurs africains ou africanistes, le lecteur avisé ressent un complexe d'infériorité du colonisé ou alors, voulant l'éviter, l'auteur retombe dans l'excès contraire, le complexe de supériorité du colonisateur ! N'est-ce pas, Camara LAYE et René MARAN, pour ne citer que ces deux-là parmi tant d'autres ?

EMILE CISSE définit l'élite et son rôle, aborde le problème évolution et tradition, unité et émancipation africaine et évoque la douloureuse question des métis, abandonnés par leur père blanc à leur mère africaine, sans ressources, sans moyens...

L'auteur laisse tout simplement parler ses personnages, NI, l'Etudiant, et NA, sa mère, le cruel beau-père Modou, le sage grand-papa Tiani, la petite Makalé qui respire jeunesse et amour, naïveté et innocence et pour laquelle le lecteur éprouve, dès le début, plus que de la Sympathie !

FARALAKO, roman d'un petit village africain. Plus qu'un essai, c'est une consécration, c'est un coup de maître !

DIALLO SAIFOULAYE

Député Maire

Président de l'Assemblée Territoriale
de la Guinée Française

N Il s'arrête pour contempler Faralako, à ses pieds étendu comme il y a sept hivernages (1).

Le ciel sourit comme un nourrisson et son visage se mire, doux et limpide, dans le voile azuré des tropiques.

Le soleil naissant diffuse son premier souffle lumineux : la chaude clarté de son âme féconde la terre, distille la joie et l'amour.

Une verte exubérance coule nerveusement sur le dos rond des collines d'où s'exhale la vaporeuse tiédeur d'un beau matin.

Magnifique sabre de Samory (2) serti dans le giron de la grande colline, elle fond, la rivière incendiée par la folle réverbération de l'hivernage.

(1) Sept ans.

(2) L'auteur compare la forme de la rivière au sabre de « Samory », un grand roi noir.

Nî roule au loin son regard sur la chair verte et grasse de la plaine.

Là-bas, le petit cimetière dort dans le silence ourdi par les vaches, les moutons et les chèvres.

Telles d'énormes encensoirs dans le feu cru des superbes flamboyants, les coquettes cases de Faralako, fraîchement parées de mille colliers de fumée blanche, se blottissent dans l'entre-cuisses de deux petites collines.

La grande mosquée se profile derrière les branches colossales d'un fromager séculaire ; son front mâle, où sont encore inscrits les derniers appels du muezzin (3), regarde la face brûlante du soleil comme, en l'an deux mille, il porta le défi aux temples des impies.

Le nuage de tristesse, répandu naguère sur le visage de Nî, se dissipe peu à peu. Dans la sève de son cœur et la moëlle de ses os confluent la belliqueuse émotion d'un retour au village natal et l'ineffable euphorie que laissent sourdre les paysages lascifs de Guinée.

Nî se dit en lui-même :

« Quelle différence avec la nature familiale et agonisante d'Europe ! - Dire que cette nature-là eut des poètes pour la peupler de mu-

(3) C'est l'homme qui, aux heures de prière, chante très fort à la mosquée pour y inviter les fidèles.

FARALAKO

13

ses, de nymphes et de fées, des poètes pour chanter ses montagnes lépreuses, ses arbres poussifs et ses lacs manufacturés ! »

Aujourd'hui encore, comme il y a sept hivers, Faralako, le petit village guinéen, jubile dans une débauche de couleurs où les feux rouges et jaunes de fleurs tropicales, la veille écloses, consomment le vert-cru d'une végétation regorgeant de vies nouvelles.

De loin en loin, des myriades d'éphémères, générations spontanées du relent sauvage des marécages, étourdissent les prémices de la terre de leurs sarabandes délirantes.

La brise odoriférante, qui s'exhale de l'éclosion des prés, folâtre çà et là, emplissant l'espace d'échos femelles gonflés de bruissements aquatiques, de rumeurs végétales, de bourdonnements d'essaims, de roucoulements érotiques et de mille babils d'oiseaux en liesse.

L'on peut dire qu'en ce coin inconnu et obscur du globe, la nature en parturition parle un véritable galimatias que peuvent débrouiller les seuls enfants de Faralako vivant la vie bucolique et mystique de leurs ancêtres, évoluant dans l'écheveau inextricable d'une coutume antédiluvienne demeurée égale à elle-même par delà les incursions du temps.

Ni a l'impression que la sente se dérobe

sous ses gros souliers et qu'il glisse sur le rebord décliné d'une immense vasque d'ombres paradisiaques.

Sa main, s'ouvrant machinalement, laisse choir une serviette de carton achetée, la veille même à Paris ; son front transpire de grosses gouttes de sueur tel le corps d'un malade qui sort d'une fièvre comateuse...

Comme il regarde toujours Faralako avec la stupéfiante piété d'un pèlerin abordant la terre de promesse et que le gigantesque fromager de son ancêtre maternel semble étirer ses énormes bras pour lui souhaiter la bienvenue, tout ce qu'il croyait normal, vrai et universel, toute sa culture livresque s'écroule dans sa malheureuse cervelle cependant que les insaisissables de la mystique investissent son âme et que lui remontent à la mémoire les tendres et douces berceuses de son enfance.

Son cœur, ivre de ce passé lointain, entonne déjà l'hymne sacré des ménagères et la prosodie mutilée de quelque vieil avarié gisant au bout du chemin de la prostration.

Modulant le refrain limpide de la jeune source où il but, jadis, les premières forces de l'adolescence, Nî s'assied péniblement sur une proéminence pierreuse, le visage grave soutenu par ses deux mains fébriles, le regard rutilant

FARALAKO

15

perdu dans ce morceau de ciel guinéen où l'Histoire inscrit les gloires immarcescibles de l'armée samoryenne.

Au delà des collines de Faralako, la nouvelle civilisation rugit et s'enrage : des fusées pourfendent la voûte céleste ; des éléphants mécaniques labourent l'océan ; des hommes-somnambules vont et viennent, courent et s'affolent dans les rues, dans les paperasses de bureaux enfumés ; d'autres hommes, plus abêtis et plus avachis que Tes premiers, grouillent et s'embrouillent dans les panses de machines infernales hurlant et vomissant des fleuves de métaux fondus...

« La munificence de Soundiata (1) n'ensemence plus les hautes crues du Niger, murmure Nî.

« Lat-Dior (2) maugrée contre les Ouolofs dans le hâle qui déferle sur le Sénégal.

« L'ombre d'El Hadj Omar (3) a fui la grande mosquée de Dinguiraye, le jour-même où quelque suborneur politique déclama des versets du Coran pour affriander la multitude.

« Alpha Yaya (4) appuie implacablement sur l'outre de la discorde opposant le Foulah du Labé à son frère de lait.

(1) Soundiata, (2) Lat-Dior, (3) El Hadj Omar, (4) Alpha Yaya sont tous de grands chefs noirs de diverses régions d'Afrique.

« Oui, ajoute-t-il, comme pour répondre à un interlocuteur invisible, c'est bien dans cette litière éthérée du ciel de Faralako que se prélassent, aujourd'hui, les mânes de tous les illustres généraux qui font l'orgueil de la race, la race NOIRE ! »

Et Nî semble entendre, des profondeurs ensanglantées de tombes encore fumantes, les vibrantes voix de leurs prestations de serment... Des recoins de son imagination bousculée surgit un superbe sofa brandissant le sabre en or de l'Almany.

Nî s'interroge :

« Où sont-ils, les soleils de gloire de l'épopée samoryenne ? Mais, où sont-elles donc, ces lunes de sangs où furent gravés les derniers sourires héroïques de nos frères soldats empalés pour nous, tombés pour nous, piétinés pour nous, enfouis pour nous qui survivons pour que vive l'AFRIQUE ? »

Tous les mystères de la vieille Afrique gonflent maintenant le cœur de Nî.

Il devra tantôt, en retrouvant les siens, ne plus raisonner comme il le faisait encore, un jour plus tôt, au Quartier Latin. Ses frères de Faralako sont des êtres en proie à la puissance de cette sentimentalité qui marque, à

maints égards, la supériorité du NOIR d'Afrique sur le BLANC affadi, déformé et dénaturé par la civilisation mécanique...

Ni ferme les yeux. Son imagination ébauche quelques douloureux souvenirs de sa prime enfance :

« Ni est à Conakry, chez sa grand-tante Sokhona.

« Trois heures, après-midi ? Une classe, des élèves. Ni et Jean, le compagnon de ses six ans, sont dans la rue. La cour. Comme ils flairent la mangeaille, ils se trouvent bientôt aux... Un chien avale son écuelle. Ni et Jean le chassent à coups de pierres et s'abattent sur le butin de choix. Indiscrétion ! Les élèves de la petite classe à proximité s'ameutent. Ni et Jean sont pris et cloués à genoux.

— Que sont-ils ?

— Des vo-leurs ! ! !

— Qu'ont-ils volé ?

— Le re-pas de Mé-dor ! ! !

— Que sont-ils ?

— Des Mé-dors ! ! !

« Leçon modèle ? Procès. La cour plénière prononce sa sentence :

« Aucune circonstance atténuante, annonce le maître d'école, ce vol est prémédité ». Vingt coups de bâton sont administrés aux jeunes dé-

linquants Le corps contusionné, les fesses endolories : la digestion achevée ! En pareil cas ; la sanction vaut bien l'écuelle de Médor...

« Ce soir là, Nî et Jean sont à la corniche. L'estomac commande. C'est l'heure où des hommes pansus et des femmes replètes batifolent dans de luxueuses voitures. Nî et Jean se couchent en travers de la chaussée. « Dix sous ou la mort ! »

Une voiture.

— Qu'y a-t-il ? Interroge Monsieur le Gouverneur.

— Nous avons faim, disent les enfants tremblants de frayeur devant l'homme blanc à la veste dorée.

— Tenez cent sous ! Rentrez chez vous et ne vous amusez plus à ce jeu dangereux.

Pour une fois, le bonheur s'est logé dans leurs petites poitrines...

« Encore la corniche. Plus tôt que de coutume. Cette fois, la faim est inexorable. Elle leur commande de lui trouver des noix de coco. Par dieu, Nî sait déjà mendier, mais ignore encore l'art de grimper. La fureur de son ventre, devenue intraitable, lui impose la première expérience. Pour une expérience, chute ! Jambe gauche fracturée. Il pleure. L'hôpital. On y mange encore gratuitement...

FARALAKO

19

« Ce jour-là, pas de corniche, Le port !
Un cargo. Les marins blancs et le pain qu'ils
jettent à l'eau. L'on oublie, bien souvent, que
les poissons peuvent avoir faim. Jean, qui sait
nager, s'élançe à la mer. Un requin. Le dernier
cri de Jean ! Du sang ! »

Ni ouvre les paupières, tire un mouchoir
blanc de la poche intérieure de sa grosse veste
pieds-de-poule, éponge ses yeux embus de lar-
mes amères...

Ni imagine sa vie au village natal. De nou-
velles images s'emparent de lui : Paris !

« Pour l'homme moyen, Paris est à la
France comme Londres est à l'Angleterre, Ber-
lin à l'Allemagne : Paris est la capitale de la
France.

« Pour un écrivain, un artiste, un homme
d'Etat, un touriste, un humaniste, un historien,
Paris c'est autre chose !

« Paris consacre un écrivain.

« Un artiste fait son entrée à Paris et Pa-
ris le glorifie ou lui inflige une déconvenue.

« Que pense Paris de telle politique ? s'in-
terroge un ministre des Affaires étrangères.

« Paris en couleurs ?

Ne vous laissez point prendre par ces insi-
dieuses cartes postales. Paris est gris. Pas plus
gris que le tempérament d'une dame anglaise
dans son ample tailleur brume.

« Ce monsieur n'est pas à l'aise dans son costume neuf. Il s'arrête ici. Regarde autour de lui. Interroge là. Nul doute qu'il vient de la province. On le reconnaît à son pas lent, malhabile et incertain. Allons ! vite, monsieur, vous êtes à Paris !

« A Paris, on apprend à marcher comme un homme qui sait compter les minutes et changer de Métro... Un peu plus de patience, mademoiselle, il viendra par le prochain P.C.

« Paris est morne... pour des yeux peu exercés. Mais, pour l'amant initié, Paris est une jolie femme sobre et discrète : une dame de classe, la première de France.

« Paris n'est pas seulement le Paris-du-Quartier-Latin, le Paris-des-Quais, le Paris-des-Grands-Boulevards : Paris-la-tumultueuse, Paris-la-vertigineuse, Paris-la-belligéreuse, Paris-la-folle-libertine-des-Prés.

« Paris est un cœur qui bat, un cerveau qui produit de précieuses pensées.

« Paris est un immense musée historique: Car Paris, c'est le berceau de la LIBERTE : Paris-la-cité-des-hommes-sans-couleur, Paris-la-Généreuse-et-maternelle-reine-du-monde.

Mais Ni veut ignorer ce Paris-là ! Et puis, l'éclat féérique dont les millénaires ont paré son petit village natal, a déjà enrayé en lui les affo-

lantes impressions lumineuses, les profonds souvenirs et la nostalgie des nuits parisiennes.

Nî veut penser à Paris : « capitale de la France et de l'Union Française, Paris-la-rayonnante, Paris-des-ministères, ce Paris qui intime des ordres au nom de Paris et de la France entière, un Paris-des-saluts-abrupts-et-des-décorations-posthumes... Pour le NOIR d'Afrique, c'est bien cela, PARIS ! »

Nî revoit sa petite chambre de l'Hôtel Fontaine. La nuit qui le sépara de son ami, Demba, envahit peu à peu son esprit :

« Trois heures, après minuit. Montmartre. Hôtel Fontaine. Demba est couché. Il dort, mais d'un sommeil très léger. Il se tourne et retourne dans son lit. La porte qui donne sur le balcon bâille. Nî, au balcon, froisse nerveusement une lettre dans la main droite. La lettre vient de Faralako. Elle annonce de bien tristes nouvelles. Les yeux égarés dans la nuit finissante, Nî pense à sa mère : Nâ. Le désespoir l'envahit. Sous le poids de la douleur, Nî s'écroule sur le lit. Demba se réveille en sursaut et crie :

— Nî, Nî ! où es-tu ?

— Je veux partir ! Je veux partir ! Par-tir ! gémit Nî.

— Partir ? Demba émerge précipitamment de ses draps. — Où veux-tu partir ? Il plante Nî sur les jambes et insiste : — Où ?

« Ni lui tend un papier tout chiffonné.

— Lis cette lettre ! Lis-là !

« Demba lit la lettre à haute voix .

« Ni,

« L'an dernier, Allah nous a repris ta grand-mère.

« Ton grand-père vient de rendre l'âme, ce jour. La paix soit avec lui !

« Je suis très malade. Sory est seul à s'occuper de nos champs. Mais, je t'en supplie, ne t'inquiète pas pour moi ; je serai remise dans quelques jours.

« Et surtout, ne viens pas ! Tu connais très bien l'atmosphère du village.

« Attelle-toi à ton travail. Dis à Demba que sa mère, Astou, et moi sommes très heureuses de vos succès à l'école des BLANCS.

« Cependant, vous pouvez mieux faire !

« Terminez donc vite vos études et venez alléger le fardeau qui devient insupportable pour nos vieilles épaules.

« Un fils est douce chose, mais une mère, un trésor unique au monde.

« Il y a plus d'une lune que ton père Modou n'est pas rentré dans ma case. Il s'est installé chez sa jeune Khady où il égrène, nuit et

jour, son long chapelet afin qu'Allah abrège mes jours. Ses féticheurs y travaillent avec acharnement.

« Makalé t'envoie cette photo prise à la foire annuelle. Peu s'en est fallu que son père l'égorgeât. Elle ne va plus au marché tant elle a le corps meurtri par le méchant fouet de sa mère, Fanta.

« C'est Vendredi la Danse des Sabres. Tout le monde ne parle que de Samaké. Epousera-t-il Makalé ? Nî, pardonne-moi ! Le désir d'une mère est toujours celui de son fils. Mais, pourquoi lutter contre un destin si opiniâtre ?

« La volonté d'Allah sera faite.

« Astou et moi vous bénissons.

Nâ,

« Ta mère qui ne vit que pour toi.

Demba, assombri par le contenu de la lettre, relève la tête et demande :

— Quand l'as-tu reçue ?

— Ce soir, en revenant de la Faculté, souffle Nî, je l'ai cachée pour te laisser dormir, cette nuit. Mais, je n'en peux plus !

Il s'écroule de nouveau sur le lit et gémit :

— Je veux partir vers Nâ ! Nâ ! Nâ ! ...

Demba troublé s'assied péniblement sur le rebord du lit, gratte sa tête engourdie, se frotte les paupières assoupies et réfléchit... Il se lève,

sans mot dire, enfile un pantalon gris, chausse des souliers usés, endosse son pardessus râpé. Il sort de la petite chambre, descend les escaliers à toute allure, claqué la porte de l'hôtel, traverse la rue en courant et se glisse derrière les vitres enfumées de la Cabane Cubaine où grouille encore une foule surexcitée par le Tcha-Tcha-Tcha. Demba se faufile entre les couples de danseurs, achète un jeton au vestiaire et disparaît dans la cabine téléphonique.

— Allô ! Allo !... Orly ? Bonjour, monsieur ! Je m'excuse de vous déranger à cette heure... Avez-vous un avion, ce matin, pour Kankan ?... Plus de place ? Dommage !... Oui, c'est très urgent !... Ah ! une place ? Merci. Huit heures ? Nous y serons. Tout est en règle. Mille fois, merci !

« Demba raccroche le téléphone et revient en courant.

— Nî ! Nî ! crie-t-il en rentrant, tu as une place dans l'avion de huit heures. Récupère ton courage, je t'en supplie.

— Fais ma valise pendant que je m'habille, murmure Nî heureux.

— Déjà ? Mais c'est trop tôt ! s'exclame Demba.

— Nous avons le billet à prendre. Tu connais les formalités, explique Nî.

Taxi.

« Demba et Nî s'engouffrent dans la voiture et se serrent l'un contre l'autre comme pour mieux se réconforter. Demba, qui pense toujours au contenu de la lettre, s'inquiète du départ de son ami :

— Nî, mais, dans sa lettre... attention à ta valise !... dans sa lettre, Nâ te dit de rester à Paris !

— Demba, une mère malade, des féticheurs au cœur de roc et les maléfices qui n'épargnent personne. L'an qui finit emporte la grand-mère. L'an qui commence dérobe le grand-père. Une mère, unique trésor ! Va-t-on me la tuer, elle aussi ? Un mari appliqué à des intrigues obscènes. Makalé traquée par des hommes-hyènes ! Demba, quel jour sommes-nous ?

— Mardi, répond Demba perplexe.

— Vendredi, la Danse des Sabres ! ajoute Nî. — Non, Demba, il faut que je parte, adviene que pourra.

Orly.

Demba prend le billet de Nî et revient vers son ami.

— Comment feras-tu pour revenir, Nî ? Ton père, Modou, a dilapidé tous les bijoux de Nâ. Il ne saurait être question de ma mère Astou, la pauvre n'a jamais possédé, de sa vie, qu'une quenouillette.

— Eh ! Oui ! Je comprends, Demba. Mais rien, à part mon amitié pour toi, ne peut m'arrêter quand je vole vers Nâ et Makalé.

— Oui, je sais cela. D'ailleurs, songeons à l'aller ; Dieu et les circonstances se chargeront du retour conclut Demba affligé.

— Off ! Je me sens comme engagé dans une impasse, confie rêveusement Nî à son ami.

— Impasse ? sursaute Demba. Tu exagères, Nî.

— Demba, ne cherche pas à dissiper volontairement l'inquiétude qui voile mon âme.

— Voyons, Nî ! J'avais tout simplement quelque appréhension.

— Tu ramènes toujours les problèmes de la vie à une fraction que tu simplifies à ta guise, réplique Nî. Les grandes théories philosophiques ont détruit ton intelligence pratique, ce bon sens commun que l'on retrouve, avec plus d'acuité, chez le clochard qui foule journellement la réalité des grands boulevards. Laisse donc la philosophie et la littérature à ceux qui ignorent la faim et la soif, poursuit Nî. Les grands discours ne changeront rien à la physionomie actuelle du monde en décomposition.

— Tu me désespères, Nî ! Chaque jour, tu deviens pour moi un problème, une énigme. Si l'expérience des autres ne t'instruit pas, ton expérience personnelle aurait pu t'ouvrir de nouveaux

horizons. Ton séjour en France n'a produit aucun résultat ; du moins pour le moment. Et pourtant, tu as appris à connaître les hommes. Ton esprit a passé, successivement du mystique à l'intelligible. Tu as enrichi ta raison en la dénudant de la superstition et de l'absurde. En somme, le frottement aux hommes de toutes les couleurs t'a doté d'un art de vivre.

— Un art de vivre ? Il sera périmé en arrivant au village ! rétorque Nî.

— Que feras-tu de ta culture ? interroge Demba.

— Je l'oublierai dans un coin de ma valise, je vivrai la vie de nos villageois.

Nî, qui parle en regardant la piste de départ, ajoute :

— L'avion à destination de Kankan est sur le point de décoller.

Demba prend la main gauche de Nî et la serre fortement dans la sienne en retenant une larme qui gonfle ses yeux.

— Nî, dit-il, Dieu soit avec toi ! Quoi qu'il puisse t'arriver, nos deux sorts seront liés à jamais. Pendant que j'y pense, tâche de voir l'administrateur de Kankan en descendant de l'avion.

— Pour lui dire que je me porte bien ? plaisante Nî comme pour dissimuler une larme. Puis il ajoute :

— Je méprise ces gens-là !

— Explique-lui ta situation, insiste Demba, grave. Il la comprendra, j'en suis sûr et, peut-être, t'établira-t-il un ordre de route pour le retour. N'en fais pas une question d'amour-propre. Laisse à Paris, je te prie, ta susceptibilité et ton complexe. Ce sont-là, comme tu le sais, des choses qui ne payent jamais. Tu ne dois plus t'arrêter sur un homme en particulier, ou sur une race. N'use pas ton intelligence et ta jeunesse à dévider de faux problèmes.

— J'en veux à un régime et non point à un homme...

Puis, exprimant l'inquiétude qui s'étire dans son cœur, Ni ajoute :

— Comment vivras-tu après m'avoir donné toutes nos petites économies ?

— Garde soigneusement ton billet sans te préoccuper du reste, répond Demba... A bientôt, Ni !

— Au revoir, Demba.

— A bientôt, mon frère, soupire Demba, et que notre amitié gonfle ton courage !... »

Ce mercredi matin, le courrier, qui établit la liaison hebdomadaire entre Kankan et Faralako vient rendre Ni à sa terre natale...

Nl a repris sa place à côté du chauffeur, un zazou comme il en grouille tant dans les rues de Kankan.

Celui-là a poussé l'imitation des jeunes barbous de Sartre jusqu'à l'extravagance de se faire prénommer Saint-Germain, de s'étrangler d'un foulard bigarré, de s'affûbler d'une grosse capote de sergent pour, sans doute, apaiser son tempérament de MANIKAMORY (1) et d'arborer une décoration sur laquelle on peut lire cette distinction portée en exergue : BON TIREUR.

Nl considère son compagnon de voyage juché sur deux coussins de paille derrière un volant rafistolé avec de vieux fils de fer. Il étire ses membres et bâille comme pour briser la torpeur qui paralyse ses articulations.

(1) Manikamory, homme de race bambara porté à une certaine suffisance, à une certaine vanité.

La tête tourmentée par une tignasse hirsute, la barbiche relevée en équerre, les yeux ronds braqués tels deux phares sur la route qui monte, Saint-German se rengorge soudain et rompt la glace :

— Nous arrivons, monsieur, dit-il en roulant les mots à la manière des héros de ses films préférés.

— Je sais, répond Ni.

— Vous étiez ici quand mon apprenti est venu vous appeler ? demande Saint-German.

— Oui, j'étais assis là, réplique Ni qui montre de l'index le promontoire d'où il avait découvert, une heure plus tôt, le panorama de Faralako.

— Je vous prie, monsieur, il faut m'excuser pour la panne du camion, dit naïvement Saint-German.

— Quoi de plus normal qu'une panne ? répond Ni amusé.

Et Ni sourit pour la première fois depuis le début de son long voyage. Le vieux moteur de Saint-German vitupère, invective et vomit ses viscères dans un nuage de fumée noire étayée par un vacarme dont l'écho métallique rebondit loin, très loin, sur le visage austère de cette sylve guinéenne où musent les mille et une divinités de Ouassoulou.

— Vous avez fait, au moins, cinq kilomètres, dit Saint-German de sa voix éraillée. Vous n'êtes pas trop fatigué ?

— Pensez-vous ! Je me suis fait à la marche à pied depuis sept ans que je trotte...

— A Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, à Paris. Qui vous a appris que je viens de Paris ? interroge Nî, surpris.

— A Kankan, on connaît les gens qui viennent de Paris dès qu'ils descendent de l'avion... Et vous ? Qui vous a dit que mon nom s'appelle Saint-German ?

— Personne, en particulier. Ce matin, à la gare routière, j'ai entendu vos camarades de syndicat vous appeler. C'est ainsi que j'ai appris votre nom

— Ah ! Je comprends !... Je ne suis pas impoli, mais, s'il vous plaît, comment s'appelle votre nom à vous ?

— On m'appelle Nî.

— Nî ? Eh bien !... Nî, ça signifie, dans notre langue malinké : mon âme. C'est très joli, votre nom !

— Merci du compliment. Le mérite revient à ma mère qui a su me trouver un si joli nom.

— Je vais vous confier, moi aussi, une petite vérité, dit Saint-German en imprimant un

quart de tour à son volant. Je n'ai jamais entendu un NOIR parler bien son Français comme vous

— Oh ! il y en a des milliers, répond Ni un peu gêné par cet autre compliment qu'il prend pour une flatterie. Et ils sont aussi nombreux ceux qui parlent mieux le Français que moi.

— Pas des NOIRS de ce pays ! Peut-être les NOIRS de ailleurs, parce que, moi, je n'ai pas fait l'école des BLANCS comme vous, mais j'ai voyagé partout où un camion peut porter un passager.

— Cependant, Saint-Germain, il y a même de tes frères de Kankan qui enseignent, aujourd'hui, la langue française à des petits BLANCS de France.

— Quoi ? Un NOIR comme ma peau noire qui montre au petit BLANC comment on parle sa langue ! Ça me étonne beaucoup cette nouvelle-là... Mais, est-ce que ces NOIRS ne sont pas devenus comme des BLANCS ? Parce que un type comme eux ne peut plus manger avec ses doigts, à plus forte raison, dormir dans une case ! Et puis, ça me étonne beaucoup, votre parole-là, parce que toujours, moi, je pars au cinéma de Kankan et, tous les NOIRS qu'on nous montre dans les films sont rien que boys ou sentinelles.

— Pourtant, Saint-Germain, ce que je viens de t'affirmer est aussi vrai que lorsque je te dis : « Le soleil se couchera, ce soir, pour se lever à nouveau, demain matin ».

— Oh ! je vous crois ! Mais, je me étonne quand même, de votre vérité, parce que je n'ai pas l'habitude de l'entendre.

— Bien sûr ! Mais, tu viens de dire, toi-même, que je parle bien le Français. Tu sais que je retourne au village, à la case de ma mère NOIRE. Il n'y a pas d'hôtel à Faralako, que je sache ?

— Oui, cela est bien vrai. Mais, on peut dire aussi que vous, vous n'êtes pas comme les autres !

— Pourquoi ne suis-je pas comme les autres ?

— Vous n'êtes pas tout à fait pareil avec les autres, votre cœur est plus sentimental envers votre mère Noire. Oh ! pardon, il ne faut pas voir du mal dans mon langage. J'ai un frère. Nous avons même mère. C'est un métis comme vous, mais je peux dire qu'il aime notre mère NOIRE plus que moi.

— Pourquoi dites-vous cela, Saint-Germain ?

— Parce que mon frère-là donne, tous les mois, la moitié de sa solde à notre mère vieille jusqu'à cheveux blancs.

— Et vous ?

— Moi ? Je donne un peu et, de temps en temps... D'ailleurs dans mon travail, je ne gagne rien. Cette fois-ci, quand je retourne à Kankan, je laisse tomber mon patron avec son vieux camion-là.

— Et votre syndicat ?

— Le syndicat ? C'est comme zéro pour les Lybanais.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le syndicat ne peut-il rien contre les Lybanais ?

— Eh bien ! parce que les Lybanais et les Syriens ont ramassé tous les argents du pays. Ils font trop de combines avec les NOIRS, et ils trompent même les BLANCS.

— Je crois qu'ils sont tous pareils, dans ce pays, Blancs et Lybanais.

— Oh non ! Les BLANCS nous disent : « Sale Nègre, fous-moi le camp », avec un coup de pied dans le derrière ! Les Syriens et les Lybanais nous disent : « Viens, mon frère musulman ! », mais après, ils boivent notre sueur et notre sang comme les punaises. Ces deux types-là ne sont pas du tout pareils pour moi, parce que les BLANCS, eux, font un peu de travail pour les NOIRS, même si ce n'est pas comme il faut, même si ce n'est pas comme nous voulons.

— Dites-moi, Saint-Germain, faites-vous de la politique ?

— Oh ! Oui ! Je suis « erdia » cent pour cent.

— R. D. A. ?

— Oui, mais malheureusement tous les NOIRS ne comprend pas que le « erdia » travaille pour les NOIRS. Je prie Allah pour qu'il aide le « erdia » parce que le « erdia » a dit que notre pays sera indépendant avec la démocratie totale : tous les chômeurs vont gagner du travail comme il faut, tous les travailleurs pauvres comme moi vont gagner beaucoup de l'argent qui est en train de dormir dans les coffres des BLANCS et des LYBANAIS ; on gagnera des maisons jolies comme pour les fonctionnaires. On ne payera plus l'impôt. Et puis, tout le monde dira ce qu'il pense, tout le monde écrira les vérités qu'il veut dans le journal... Vous êtes « erdia », vous aussi ?

— Tous les Africains pensent naturellement comme les partisans du R.D.A., qu'ils le disent ou non, Comme toi. Saint-Germain, j'aime la démocratie, mais la véritable démocratie, et non celle que j'ai vue durant ces sept dernières années. Je souhaite, et de tout mon cœur, que mes frères soient libres et heureux. J'y travaillerai aussi de toutes mes forces. Mais, je ne souhaite pas que notre beau pays tombe, un jour, sous la domination d'un individu ou d'une minorité

d'individus. Pour l'instant, je ne milite pas, je fais mes études.

— Je suis content par vos bonnes paroles. Après vos études, il faut venir dans le « erdia » plaider les affaires des NOIRS devant les BLANCS et les SYRIENS. Depuis ce matin, vous ne m'avez pas dit une parole. Alors, moi aussi, j'ai dit comme ça : « Ce type-là, c'est un saboteur ». Mais après, je vous ai observé beaucoup, vous n'étiez pas content et vous pensiez toujours avec envie de pleurer. Et quand mon apprenti est revenu de vous appeler, il m'a dit qu'il vous a trouvé assis, en train de penser jusqu'à pleurer. C'est vrai que vous avez pleuré ?

— Pensez-vous ! Votre apprenti a imaginé un conte à dormir debout. Je suis très heureux de retrouver ma mère, Nâ, mon petit village et ses habitants, tous ceux qui m'ont vu naître et grandir. Il n'y a que cela et rien d'autre.

— Ah ! Je comprends maintenant...

— Dites-moi, Saint-German, tous nos frères NOIRS s'intéressent-ils, comme vous, à la politique ?

— A Kankan, oui. Parce que Kankan, c'est la ville des commerçants et des affaires, avec les chômeurs. Mais, chez vous, à Faralako, les gens ne font rien que cultiver la terre, manger, danser et dormir.

— Ah ! Bon ?

— Vous verrez vous-mêmes, tout à l'heure... Tout le monde sait maintenant, au village, que vous arrivez dans le courrier.

— Je ne le crois pas ; je n'ai averti personne.

— Quand on était en panne dans la brousse, cinq passagers hommes sont rentrés à pied.

— C'est possible... J'oubliais que des milliers de sentiers vont de la route au village.

— On est arrivé ! dit Saint-Germain en appuyant fortement sur ses freins... Il n'y a pas de monde, aujourd'hui !... A la prochaine, mon ami. Bon repos !

— Quand repartirez-vous pour Kankan ? demande Nî au jeune zazou dont l'accoutrement lui inspira tantôt un profond mépris, mais qu'il quitte maintenant avec un certain regret.

— Je ne reste pas une heure à Faralako.

— Juste le temps de refroidir votre moteur ? ajoute Nî en serrant chaleureusement la main moite et calleuse de Saint-Germain...

★
★★

Ce matin là, un enfant de Faralako lui revient après sept années, sept hivernages, sept fois douze lunes d'absence.

Mais ce mercredi matin, aucune femme de Faralako ne lâche son pilon ou sa marmite pour se précipiter follement à la rencontre du courrier.

Ce mercredi matin aussi, les hommes à grands boubous blancs ou indigo sont demeurés impassibles à l'annonce de l'événement capital des semaines pluvieuses : l'arrivée du courrier, des nouvelles joyeuses ou lugubres colportées de Kankan et des contrées lointaines, ces nouvelles préambules des contes de fées.

Et, ni le tam-tam du crieur public, ni le klaxon entêté de Saint-Germain, ni même le hurlement désespéré du vieux moteur de Jamil-le-Lybanais ne crèvent l'indifférence volontaire des villageois résolu à ne point saluer le courrier, ce mercredi matin où les enfants eux-mêmes, obligés par les adultes de suspendre leurs jeux, se cristallisent à l'ombre des haies cependant que le diable de la curiosité aiguillonne inexorablement leurs séants...

Le facteur ? Un vieux notable venu chercher les lettres. Sory, sa cora en bandoulière, salue Ni à la descente de camion.

— Ni, Grand-père n'est plus ! annonce-t-il tristement.

— Oui, Sory, répond Ni, je sais que tu es aussi affligé que moi, mais rassure-toi, Grand-père sera toujours parmi nous.

— Paix à son âme ! balbutie le jeune griot.

— Paix dans nos cœurs ! ajoute Nî... Nâ sait-elle que je suis là ? Arrête tes sanglots, Sory. Il ne sert à rien de pleurer contre la volonté d'Allah.

— Un notable vient de nous annoncer ton arrivée. Nâ ne tardera plus. Elle est un peu fatiguée. J'ai dû la devancer, dit Sory en comprimant sa douleur.

— Comment va son mal ? s'inquiète Nî.

— Elle s'en est remise peu à peu, depuis le jour où Allah t'a donné la volonté de revenir parmi nous... Quand es-tu parti de Paris ? interroge Sory, curieux.

— Hier matin.

— Hier matin ? s'étonne le jeune griot. Où est Demba ? Comment va-t-il ?

— Demba est resté à Paris. Le pauvre ! dit Nî en remuant la tête en signe de regret...

Depuis quelques jours, Nâ, vaincue par la maladie, était allongée près du feu. Mais son désir de revoir Nî, devenu irrésistible, un bâton à la main, la voici sur le sentier qui mène au courrier. Un ronflement de moteur ! Nâ se presse, mais trébuche et tombe. Elle rassemble son courage et reprend péniblement la marche. Nâ flaire... A cinq cents pas environ de son fruit dont elle vient de savourer le parfum, Nâ appelle : « Nî, O ! ». Et Nî de répondre : « Nâ, O ! ». Miracle : Nâ est guérie ! Elle

jette son bâton et court aussi. Comme à un signal donné, ils s'arrêtent en même temps, à trois pas l'un de l'autre. Nâ se met à genoux et, les mains sur la tête, les yeux rivés sur son fils, elle sanglote. Nî se précipite sur sa mère, la relève et la serre fiévreusement contre sa jeune poitrine assoiffée de tendresses.

— Nî, qu'as-tu fait de ton frère Demba ? demande Nâ anxieuse. Ta désobéissance nous coûtera cher.

— Nâ, je ne peux pas t'abandonner seule parmi des ennemis qui fomentent ta perte, répond le jeune homme tremblant d'amour et de bonheur.

— Je n'ai point d'ennemis, mon fils, dit Nâ en tirant le voile sur son visage chiffonné. Ce sont, plutôt, des brebis égarées. Pauvres créatures que nous sommes. Allah ait pitié de nous !

Ils empruntent le sentier qui mène au champ du repos, tandis que Sory porte la valise de Nî à la case de Nâ.

— Nâ, il faut que je venge la mort de Grand-père, dit Nî, il faut que je venge ta misère !

— Tu viens de commettre un péché, reproche Nâ. Que fais-tu de la volonté d'Allah ? Nî, pourquoi respires-tu la vengeance ? Pourquoi cherches-tu à redresser les torts ? La vérité

échappera toujours à ton intelligence. Nî, Allah seul peut et doit récompenser le bien, punir le mal.

— Père dénaturé ! menace Nî.

— Ne t'emporte point contre ton père, dit Nâ, calme et douce.

En m'abandonnant sur mes jambes, poursuit Nâ, ton père BLANC a accompli ce qu'il pensait être son devoir. Elle s'arrête et précise :

— Nî, c'est moi, c'est moi qui suis coupable !

— Nâ !

— Oui, mon fils, cet aveu est trop lourd pour les lèvres d'une mère. Elle reprend sa marche en disant :

— Dans ta dernière lettre, tu te révoltes aussi contre les BLANCS. Nî, tu as tort de maudire une race, car un seul homme ne peut pas faire une race. Ton père est ce qu'il est, et chaque BLANC reste égal à lui-même.

Nâ baisse la tête et presse le pas. Nî la rattrape et la serre dans ses bras, affectueux et reconnaissant.

— Nâ, pourquoi ton mari, Modou, souhaite-t-il ta mort après quinze années de mariage ? demande Nî.

— Je ne réponds pas à cette question !

— Nâ, pardonne-moi pour la peine que je viens de verser dans ton cœur. Mais...

— Mais, il faut que je te dise ! Puisque tu t'es juré de tout entendre, mon mari veut épouser la jeune Khady, dix-huit hivernages. Quatre de plus que Makalé, trois de moins que toi. Mais, la coutume interdit à une jeune fille d'avoir pour coépouse une femme comme moi... une femme, mère d'un petit BLANC comme toi.

— Alors, il faut que tu ne sois plus, pour que ton mari puisse épouser Khady ?

— Tu commences à comprendre. Ton père, Modou, ne peut faire vivre Khady que sur les revenus de nos champs. Il souhaite, donc, que je disparaisse pour accaparer nos terres et nos cases. Ni, pourquoi n'es-tu pas resté à Paris ?

— Je viens abattre ce sale vautour !

— Allah pardonne à ton intention sacrilège ! Ni, devant Allah et son prophète, Modou est ton père, parce que l'époux de ta mère. A cause de cela, tu lui dois une profonde vénération.

— Mais, Nâ, c'est lui qui trame tous les complots contre toi ! Oublierais-tu qu'il est resté plus de cinq hivernages sans parler à ton propre père ? Que disent Allah et ses prophètes de cela, hein ?

— Ni, Allah seul doit rendre la justice. Prends les hommes tels que tu les vois, tels qu'ils se présentent à toi. Ne fais de tort à personne

et, que le remords s'empare de ton cœur s'il t'arrivait, un jour, d'écraser volontairement une fourmi.

Là-dessus, Astou, la mère de Demba, est arrivée en courant. Pendant les interminables salutations d'usage, Astou serre chaleureusement Ní contre les cicatrices de sa poitrine flasque.

— Paix à l'esprit de ton grand-père ! dit la vieille Astou d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Mère, dit le jeune homme, Demba se porte bien. Il m'a chargé de t'exprimer toutes ses précieuses pensées et toute la chaude affection qu'en son cœur, il porte pour toi.

— Tu es là, mon fils, c'est l'essentiel. Demba et toi ne formez qu'un seul et même trésor, dit Astou en séchant une larme qu'alourdit le silence douloureux de Nâ étranglée d'émotion.

Le chemin du cimetière est sinueux et long. Nâ, Astou et Ní traversent un bois abrouti, et disparaissent maintenant dans l'herbe folle.

— Nâ, de quoi est mort Grand-père ?

Devant le silence de Nâ, Astou s'empresse de répondre :

— Il est revenu des champs, vendredi matin, au moment où le soleil passe au-dessus du grand fromager. Il souffrait horriblement de la tête. Il lui semblait, disait-il, qu'une hache lui fendait le crâne et il criait : « Laissez-moi ! ».

A l'heure de la prière, il n'était plus. Paix à son âme !... Nî, nous devons beaucoup au vieux Tidi-ni. Sory et lui étaient les seuls hommes à l'enterrement de ton grand-père. Nâ et moi étions là, aussi.

— Vous ? s'étonne Nî. Et la coutume ? Que faisait mon père, Modou ?... Où était-il ?

— Nî, explique Astou, le silence de Nâ est plus parlant qu'un discours. Mon fils, il est des choses qui doivent se cacher à ton esprit. Si tu cherches à pénétrer tous les secrets des hommes du monde, tu seras victime de vomissements mortels.

— Monde pourri comme une vieille pirogue ! profère le jeune homme.

— Arrête, Nî ! intervient impétueusement Astou en retenant sur ses deux seins filiformes le pagne défraîchi et fripé qui lui sert de voile. Mon fils, dit-elle d'une voix grave, l'homme n'est pas celui qui languit sous le feu de la douleur. L'homme n'est pas celui-là qui traîne avec une lâche résignation le fardeau du destin. L'homme, Nî, c'est celui qui a choisi : choisi, entre mille, le plus épineux des sentiers. La réussite du choix est au prix de maints efforts, car l'homme, c'est celui qui ne peut pas et qui veut !

— Nî, dit Nâ, ta mère Astou vient de te donner un conseil très précieux que tu ne trouveras nulle part dans vos écritures. Car la

vie n'est pas telle que vous la voyez à travers les séduisantes lignes de vos livres. Mon fils, calme le sang brûlant qui coule dans tes veines fragiles. Tu es jeune et le monde trop lourd pour ta petite tête sans expérience. Cesse de proférer de vaines malédictions contre le monde qui a fait de toi ce que tu es et continue à faire de toi ce que tu devras être. Arrête le chaleureux élan de ton foie et considère, un instant, ton passé : le présent n'en sera que meilleur.

Nâ découvre le dos meurtri d'Astou et poursuit :

— Nî, regarde !... Une vilénie des hommes. Ce crime, tôt ou tard, recevra son salaire. Mon enfant, lave donc la haine qui macule ton cœur car la haine est la mère de notre mal, de notre vertige ; c'est elle qui enfante la misère des hommes.

Nî, qui sent une larme lui mordre les yeux, couvre le dos d'Astou et soupire :

— Pauvre Demba, si tu savais !

— Mon fils, conclut Nâ, la parole est une source de faiblesses et le silence une source de vertus. La crainte d'Allah est la seule et véritable sagesse...

Le champ de repos. Nî prend une pierre noire et franchit, le premier, la porte du silence. Il dépose pieusement cette pierre, modeste symbole de la communion des morts et des vivants,

au pied de l'ombre de Grand-père. Nî s'accroupit. La main gauche sur la pierre, il module des versets de son cru afin que l'âme de son aïeul savoure l'éternelle félicité. Les pleurs de Nâ et d'Astou couvrent ses modulations... Silencieux, Nî se relève et, la tête baissée, s'achemine vers la sortie du cimetière lorsque, soudain, une voix chaude et douce éveille sa conscience :

— Nî !

Il lève son regard : un ange noir dans un halo de lumière ? Makalé debout, immobile comme une tige dans l'herbe géante, sèche une larme amère.

Oui, elle était là, la cérémonie durant, mais s'est gardée d'interrompre la solennité du moment.

Les yeux dans les yeux, les jambes émuës, Nî et Makalé marchent à la rencontre l'un de l'autre.

Nâ et Astou participent, silencieuses, au charmant spectacle que celui de Kalé se jetant dans les bras de Nî. Elle sanglote, il la caresse.

— Nî, approche un instant ! appelle Nâ en déroulant la chaîne d'un bijou en or dont l'éclat flatte le désir de Nî.

— Ton grand-père a pensé à toi jusque dans sa dernière douleur.

Elle lui passe la chaîne autour du cou.

— Avec ce bijou, son esprit sera sur ton corps, dans ton cœur et dans tes muscles. Il te préservera de tous les mauvais sorts. Le vieux Tidiani l'a exécuté selon la dernière volonté de ton grand-père. Dans ce joli cœur se trouvent mélangés une pincée de terre de sa tombe séchée dans du blanc d'œuf, une pincée de piment séché dans du sang de panthère, sept poils d'un chat noir séchés dans trois gouttes d'eau d'un verset écrit par ton grand-père, de sa main gauche, avec le sang fumant d'une vipère blanche. Nî, le tonnerre gronde dans le ciel : la justice d'Allah triomphera de l'injustice des hommes ! Sois généreux, mon enfant. Béni soit le fils qui accède aux désirs de sa mère. Maudits, ceux qui le maudiront. Bénis, ceux qui le béniront... Et toi, ma fille, s'adressant à Makalé, ne t'attarde surtout pas, ici ; tu connais l'enfer de ta maison.

Les deux femmes s'éloignent, la main dans la main, cependant que Nî et Kalé les regardent partir...

— Nî, as-tu reçu ma photo ? s'empresse de demander Kalé, heureuse de revoir son Nî et, surtout, de se trouver seule avec lui.

La voix étranglée, Nî examine le corps de Makalé.

— Que cherches-tu ? interroge Kalé. On dirait que c'est la première fois que tu me vois !

Nî resserre son étreinte, mais Makalé, ne comprenant rien à son étrange attitude, se dégage et lui lance au visage :

— Ah ! oui ! Parce que je suis noire ? Parce que, moi, je vais au champ au lieu de me pavaner au bal et au cinéma ? Je ne suis pas Parisienne, moi ! Je suis fille de la nature ! Mes parents ont bien raison !

Makalé se sauve et les appels de Nî sont vains. Nî la poursuit jusque dans les champs. Elle tombe, il la rattrape et la relève.

— Kalé, qu'as-tu ? Tu deviens folle ?

— En tout cas, dit Kalé essoufflée, ce n'est plus la mort de Grand-père qui t'afflige. Tu respires encore l'air de Paris et tu es malheureux d'être revenu dans ton village natal. Retourne donc à Paris où des madames t'attendent. On a eu raison de me dire que tu es devenu Parisien. Tu as même honte d'avouer à tes disciples que ta mère est une vieille paysanne à la peau plus foncée que la mienne.

Elle ajoute bas :

— Tu es fiancé aussi, n'est-ce pas ?

Nî, déconfit, lâche Makalé. Les mains désespérées, le regard perdu dans la verdure, Nî marche. Où s'arrêtera-t-il ? Makalé appelle en vain. C'est bien son tour de courir après lui et de crier :

— Nî, est-il vrai que tu ne m'aimes plus ?

Est-il vrai que tu n'aimes plus le pays qui t'a donné le jour ? Nî, réponds ! Dis-moi un seul mot, je t'en supplie !

— Le jeune homme, éperdu d'amour, arrête brusquement sa marche et, sans se retourner, confie à la nature son tourment, sa passion :

— L'oiseau qui chante, la fleur qui danse ; la source qui murmure, la liane qui se balance ; le torrent qui gronde, le lièvre qui folâtre ; l'ouragan qui rugit, le singe qui muse ; est-il au monde un plus riche trésor ? Voilà mon Afrique !

« Le soleil brûle mon souci, la pluie rince mon âme. A mon cœur qui gémit, la verdure dispense sa douceur. La cigale chante la joie de vivre ! La lune sourit : tout vibre ! le grillon berce le feu. Est-il au monde un plus riche trésor ? Voilà mon Afrique !

« Terre que baise mon pied ; terre de Congo Moussa, terre de Soundiata, terre de Lat-Dior, terre d'El Hadj Omar, terre de Samory, terre, ô nobles aïeux, terre de vos sangs rougie, terre de vos chairs nourrie, terre de Nâ, terre de Makalé, ma Terre !

« Est-il au monde un plus riche trésor ? Voilà mon Afrique, Afrique bien-aimée !

« Et, pour la Tour Eiffel, je ne donnerais point une pierre de mon humble case.

— Je suis noire, murmure Kalé éblouie, je suis ton ombre sur le vert gazon des prés.

— Pour mon amour, ta mère t'a frappée. Montre-moi ton dos. Je cherche une cicatrice sur ta peau.

Coquette, divinement, Makalé découvre son corps :

— Je suis pure, dit-elle. Je suis belle ? Je suis le reflet de ton âme.

— Kalé, dit le jeune homme avec douceur, tes lèvres sont plus douces que le miel des ruches. Ton haleine est plus parfumée que la rose des champs. Ma vie respire dans l'immortalité de ton regard. Je suis ton esclave. Berger, je cherche ; étoile, tu luis !

— Tu es splendide, Ni ! Donne-moi une gifle. Je te ferai une caresse. Donne-moi une pincée de mil. Je te donnerai une poignée de diamants. Cueille-moi deux papayes mûres. Je t'offrirai mes deux seins verts. Les bijoux me gênent. Je languis dans mon gynécée. Je tremble de froid. Entre mes deux yeux timides, pose un instant ton regard brûlant. La sueur de ton front est plus douce que le jus de canne. Tu es plus fort que le tronc d'un jeune fromager. Les jeunes filles se moquent de moi. Elles ne savent point t'aimer.

« Le mépris dans le dos, la honte dans le pagne, j'ai couru sur des soleils de braise, marché sur des lunes de grêle.

« Je me suis roulée dans les nuages, sept

cieux durant. Ma bouche a vidé les mamelles de la pluie. Mes seins ont brisé les éclats de tonnerre, mes mains mortelles, arrêté les foudres célestes...

✓ « Dans le parfum du souvenir, sur un lit de tièdes étoiles, j'ai dormi.

« Les nuits m'ont lavée, les matins prêté leur voile de rosée incolore.

« Tu es là, espérance !

« Je viens fêter le présent. Je viens pleurer le passé. Je viens sur tes lisses racines, voler le repos de mille sommeils blancs.

« J'ai chaud.

« Sur mon front brûlé et mon corps talé, laisse de tes vertes branches, couler l'ombre éternelle.

« J'ai faim.

« Je veux mordre dans le fruit rose de ton écorce.

« J'ai soif.

« Je veux, de ce tronc, vider la sève, de ta sève purifier mon sang...

Ni, doucement, interrompt sa bien-aimée :

— Kalé, roule la natte rongée par les termites, porte ton pagne suranné !

« Dans les flammes de l'enfer, ensemble nous descendrons. Sous le chaste baiser de tes pieds nus, la pierre fondra comme la cire, l'horreur enfantera la vertu. Contre le diable tu

souffleras les feux de ta beauté. Que suis-je, moi ? Je ne suis point ton égal. Tu es belle comme la santé, je prétends à t'aimer pour ma perfection, ô génie du Bien !...

Makalé pose le doigt sur les lèvres aimées pour dire :

— Aujourd'hui, comme hier, l'amour nous a fait égaux. Ensemble, nos yeux ont pleuré... Du malheur, le ventre crevé, levons nos regards au-delà des mondes. Apprivoisons le temps...

« Demain nous guiderons le soleil, la lune et sa couvée ; nous volerons, oiseaux, dans la froideur des nuits sans étincelles ; nous poursuivrons, rêves, les mânes de nos ancêtres ; de Soundiata et de Samory, nous baisérons les ombres immortelles !

« J'ai tissé mon libara dans un champ de coton. A vos lumières, divines bontés, nous viderons le miel des anges !...

Makalé se jette au cou de Nî qui implore :

— Embrasse-moi, comme tu le faisais la veille de mon départ pour Paris. T'en souviens-tu ?

— Non. Tu n'es plus aussi pur. Tu as encore le froid de Paris dans les narines... Nî, jure-moi que tu n'as embrassé aucune madame.

— Aucune. Qui t'a parlé de bal et de cinéma ?

— Samaké. Il raconte souvent à ma mère des histoires du Libéria et de la Sierra-Léone.

— Je comprends. Il ne t'a pas parlé de la samba et du bee-bop ?

— Que sont la samba et le bee... ?

— Des degrés de la mauvaise éducation. Je laisse à Samaké le soin de t'en donner un aperçu.

— Nî, ma mère m'a dit que tu es chrétien et mon père a ajouté que les chrétiens baignent trois jours dans du vin rouge après leur naissance. Est-il vrai aussi que votre Allah se nourrit de vin ?

— Kalé, quittons ces croyances. Ton dieu se gargarise de vin de palme, le mien préfère la bière. Laissons-les à leurs occupations quotidiennes. En attendant, parle-moi de Samaké. Il est jeune, beau, grand et fort. Il a beaucoup d'allant ; il est devenu la célébrité du village.

Makalé fait la moue pour répondre :

— Il est jeune et fort, mais, au demeurant un grossier marchand ambulante qui ne sait que raconter ses exploits et médire des gens. Nî, il est très dangereux ! On parle de lui, surtout pour sa dextérité dans le maniement du sabre. Le fleuve l'emporte ! Pour séduire la cupidité de mon père, il lui a donné trente billets de mille francs et un beau cheval arabe. Dix

pagnes de Sierra-Léone et trois cents grammes d'or du Bouré lui ont largement assuré la complicité de ma mère, Fanta.

— Voilà qui m'édifie !

— Parle-moi, aussi, de tes jeunes Parisiennes, dit Makalé.

— Kalé, tu n'as rien à envier à une Parisienne, bien au contraire ! Qui t'a affirmé que je suis fiancé ?

— Samaké. Mon père me l'a confirmé.

— Evidemment ! acquiesce Nî amusé.

— Nî, pourquoi la plupart des Noirs qui vont en France épousent-ils des madames ? demande Kalé, poursuivant son inquisition.

— Quelle question !

— Ne mens pas surtout ! Je suis au courant.

— Les avis sont partagés. D'aucuns prétendent que la madame sait aimer.

— Nous ne sommes pas des femmes, nous ? s'indigne Kalé.

— Les autres trouvent la madame économe, poursuit Nî ; elle raccommode jusqu'aux vieilles chaussettes.

— Et la Noire ?

— Exigente. Elle rêve de tout, sauf de ce qu'elle a dans ses malles.

Makalé, peu satisfaite des réponses de Nî, déclare avec la charmante candeur qui lui est propre :—

— Ces gens-là épousent des madames parce qu'elles ne coûtent rien. Une petite bague, rien d'autre ! Heureusement que je ne suis pas allée à leur école ! Ton avis sur tout ça, toi ?

— Embrasse-moi avant.

Makalé esquive l'étreinte de Nî et dit, en tapant des mains comme le font si souvent les jeunes filles du village pour exprimer leur dépit :

— Pra ! Les madames ne savent que dévorer les lèvres de leurs hommes. La vertu d'une femme est trop lourde pour ses lèvres et c'est pour cette raison qu'elle réside dans son cœur... Tu penses comme les autres ! J'en suis sûre, maintenant.

— Kalé, tu as tort de te convaincre d'un mensonge. Mon choix est fait. J'aime tes cheveux tressés, ta camisole et ton pagne. Je déteste les cheveux coupés, les jupes et les ceinturons de caporal. Je t'aime, fille des champs, le fard me répugne !

— Ecoute... Nî, mes sœurs m'appellent... Tu entends ? C'est bien « Makalé » qu'on cherche ?

— Oui, c'est bien toi qu'on appelle.

Makalé, désespérée, chuchote avec fièvre :

— Nî, attends-moi, demain, ici, et au même moment.

— Kalé, tu ne m'as toujours pas embrassé !

— Demain. Tu seras pur d'ici là, lance Makalé en prenant son envolée à travers champs...

★★

Sur tout son passage, Nî est salué par des gamins venus très nombreux crier leur joie de le revoir.

Tout lui semble nouveau, et pourtant, tout lui est familier.

Ici, l'atmosphère est plus légère et plus pure. L'odeur vaporeuse de terre lavée, les suaves parfums des arbres en fleurs, les forts effluves des petits insectes chatouillent les narines et mouillent la gorge.

Ici, l'on se libère et l'on se sent vivre. Plus de grands boulevards, plus de gardiens de la paix, plus d'autos, pas même une bicyclette. Des sentiers ravinés par les premières averse, un cheval au trot.

Finie la grande fougue parisienne. Finie la course effrénée au Métro.

Ici, l'homme traîne paresseusement son grand boubou et la femme se lasse des rigueurs de l'élégance.

La vie ralentie est nourrie par un autre rythme, un rythme où s'inscrivent la prosodie du mendiant, le marteau du forgeron, le pilon de la ménagère, le chant du coq, le vagissement de l'enfant, le gazouillement de l'oiseau.

Ni vit dans un monde nouveau car, ici, le soleil se lève et le clair de lune succède à la nuit noire. Ni est noyé dans un univers où les astres et les planètes n'ont plus de noms, où les phénomènes trouvent leurs causes dans le mystère. Désormais, l'étoile filante lui annoncera la mort d'un chef de village, d'un grand notable ou d'un prestigieux féticheur. L'arc-en-ciel ne sera plus le résultat d'une dispersion lumineuse, mais la manifestation énigmatique du « Ningui-Nanga ». Les choses ont deux noms, et il n'oubliera pas qu'on dit « couteau », le jour, « métal dangereux », la nuit. Il faudra surtout qu'il se souvienne du langage des nuages, du langage des cailloux, de l'eau et des arbres, du langage des chants d'oiseaux. Ni a été circoncis et n'ignore rien de tout cela...

Ni aperçoit le vieux Tidiani appuyé sur son fidèle bâton. Il court le rejoindre. Le patriarche serre la poitrine du jeune homme contre son épaule tremblante. La bave de l'émotion suinte de sa grande barbe roussie par le tabac.

— Paix à ton grand-père, murmure-t-il d'une voix chevrotante. Tu as vu ta mère ?

— Elle était au courrier, dit le jeune homme en serrant fortement la main du vieillard dans la sienne ; ses yeux larmoyants et ses lèvres frémissantes interrogent anxieusement l'aïeul sur les derniers jours, les dernières paroles et les auteurs éventuels de la mort de son gand-père dont le souvenir, vivant, impitoyable, vient de s'emparer de lui et dont il semble entendre la voix sépulcrale derrière les vocables du vieux Tidiani :

— Pauvre femme ! Seule au monde, désormais. Ni, ta mère ne compte plus que sur toi. Tu connais bien la situation, je n'ai pas besoin de t'en dire davantage.

— Oui, grand-père, je comprends. Je ne te remercierai jamais assez de tout ce que tu as fait à la mort de ton ami.

— J'ai fait mon devoir...

— Nâ et moi ferons le nôtre, promet Ni.

— Tu as vu Makalé ?

— Elle vient de me quitter à l'instant même.

— Un ange égaré parmi les démons ! ajoute le vieillard. Elle ne vit que pour toi et j'ai bien peur qu'elle ne meurt aussi pour toi, mon fils... Tu dois, également, la vie de Nâ à Astou, la mère de Demba. Au fait, comment va ton ami ?

— Bien. Tous les deux n'avons jamais cessé de penser à toi.

— Allah vous bénisse, tous les deux, dis le sexagénaire... Le père de Demba vient de mal-mener encore Astou pour être allée à ta rencontre. Surtout, n'en souffle pas le moindre vent à ta mère. Epargne-lui une recrudescence de son mal... Mon fils, le chat raffole de poisson frais, dommage qu'il ne sache point nager ! Ton père, Modou, est pire qu'un monstre : Satan sur deux jambes ! Il est en train d'ourdir un complot contre ta mère.

— Un complot ? demande Ni, atterré, tremblant de désespoir.

— Oui, et pour des raisons qu'il m'est pénible de te dire. Je viens d'apprendre qu'il doit se rendre, ce soir, chez le plus redoutable des féticheurs du village, à quatre lieues d'ici. Il y sera probablement avec Samaké, le père de Demba et le père de Makalé. Ils veulent enterrer ta mère, d'abord, et s'abattre sur ta tête, ensuite. Tout cela est bien cruel, surtout pour des oreilles innocentes.

— Quels vautours !... J'en avais le sentiment au reçu de la lettre de Nâ, à Paris.

— Ni, les hommes sont aussi cupides les uns que les autres, du moins à la stupidité près. Vois-tu, mon fils, l'homme a fait l'habit ; aujourd'hui, c'est l'habit qui fait l'homme. L'hom-

me a fait l'argent ; aujourd'hui, c'est l'argent qui fait l'homme. La bonté et l'amour de l'autre ne sont plus de ce monde. Allah a fui le cœur des hommes ! Le monde va à vau-l'eau. Oh ! je sais que tu es très intelligent, mais nos fétiches auront toujours raison de votre science. Sois prudent et, surtout, garde comme une relique le précieux souvenir de ton grand-père... Donne-moi la main, le sentier glisse sous mes pieds tremblants. L'hivernage nous remonte, maintenant, de la terre. La sève éclate sous tes souliers. Ils sont jolis, mais boivent beaucoup d'eau. On dirait qu'il ne pleut guère au pays des Blancs... Séparons-nous, ici.

Il prend la main gauche de Nî et dit :

— Mon fils, Allah nous écoute, les morts nous regardent. Je m'en vais te confier un sage conseil, disons un petit mensonge que tu décorifieras à loisir : n'essaie jamais de mordre un chien, surtout un chien enragé, je veux dire : un chien maudit ! Passe me voir, demain. Je salue ta mère. La paix règne sous votre toit !...

Nî marche à pas pesants et rumine les conseils du vieillard. Son esprit est, surtout, pré-occupé par ce proverbe singulier : « Le chat raffole de poisson frais, dommage qu'il ne sache point nager... »

Modou a fouillé dans la case de Nâ. Maintenant, il renverse du pied les callebasses et les canaris en hurlant :

— Où est cette clef ?

Les mains sur la tête, les yeux dans le ciel de la case, Nâ, à genoux, implore la pitié d'un cœur sans oreilles. Dehors, sur une pierre assis, Sory bouillonne de rage et attend Nî avec une brûlante impatience.

Modou vocifère toujours :

— La clef de ta valise ! Tu m'entends ? Tu n'as pas volé cette paire de gifles, ce coup de pied non plus ! C'est le moins que je puisse t'administrer. Maintenant, où as-tu caché cette clef ? Tu as les oreilles dures, aujourd'hui. Faut-il que je les tire comme ça, pour que tu m'entendes ? Ah ! tu es fière de ton fils ? Je te déshabillerai devant ses deux yeux !

Nî arrive... Sory lui fait signe de se dépêcher. Il avance, à pas de velours, jusque derrière la porte entr'ouverte de la case de Nâ et tend une oreille attentive.

— Pour une dernière fois, insiste la canaille, je veux cette clef ! Tu m'entends, vieille marmite ?

Modou force en vain la fermeture de la valise de Nî et hurle comme un possédé :

— La clef, chienne !

Nî entre précipitamment. Nâ se jette à ses pieds pour freiner la fureur de son cœur.

— Nî ! Je te maudirai si tu lèves la main sur lui. C'est ton père ! implore Nâ, les yeux levés vers son fils.

— Quand ai-je fait un petit blanc, moi ? lance dédaigneusement Modou.

— Je m'en voudrais d'avoir un père qui vit de rapines, relève Nî avec mépris.

— Nî, je t'en supplie ! sanglote Nâ.

La supplication de Nâ est vaine. Nî, exaspéré, poursuit d'une voix cinglante :

— Ah ! ouï, tu viens chercher de l'argent pour la belle Khady ? Le chat raffole de poisson frais, dommage qu'il ne sache point nager ! Apprends que les chiennes vont avec les chiens et que les vieilles marmites font les meilleures sauces.

— C'est d'abord mon esclave avant d'être ta mère, jeune lézard, siffle le vieux serpent. Et toi, vieille guenon, ton fils veut-il t'apprendre à faire la moue ?

Il éclate d'un rire démoniaque...

— Je monterai sur ton échine comme le lézard grimpe le long d'un mur, menace Nî en serrant les poings.

— Si tu avais du cœur, tu aurais déjà malmené ton père, j'entends le Blanc qui vous a rejetés comme des torchons, lance Modou avec

une ironie mordante. Moi, je connais mon père. Oui, moi, j'ai un nom ! Et toi ?... Tu n'es qu'un bâtard ! A l'avenir, que cette nuance soit nette dans ton esprit... Arrête tes sanglots de crocodile édenté, sorcière à face de sainte !

— Tu ne m'apprends rien, sale vautour ! répond Nî en comprimant ses nerfs. J'ai toujours été bercé par ce refrain, au village, à l'école et même dans mes rêves.

Modou, décontenancé, tente, une fois de plus, de blesser le jeune homme :

— Cette ardeur qui flamboie dans tes yeux est très loin de m'intimider. Je te briserai les reins quand le moment sera venu !

Pendant le silence déchiré par les sanglots de Nâ percée au cœur, Nî et Modou se regardent en chiens de faïence. Mouss, le petit chat de Nâ, veille sur le murmure patriarcal d'une bouilloire posée sur le feu... Deux petites souris affolées par son air si étrange tombent du grenier et lui filent entre les pattes. Mouss oublie même de se purlécher les babines.

Modou crache et sort en claquant la porte... Nî console sa mère :

— Nâ, pardonne-moi, il est bon, parfois, d'aboyer avec les chiens, même quand ils sont enragés, je veux dire : maudits...

Le calme revenu, Nâ fait la cuisine pendant que Sory pile du riz...

E

N rentrant chez elle, Makalé est saluée par le satanique fouet de sa mère, Fanta :

— Où étais-tu ? Où ? Encore, Nî ? Toujours Nî ? Nî ! Nî ! Nî ! Nî !... Vendredi, je t'égorgerai publiquement si tu refuses l'offre de Samaké ! Comprends-tu ? C'est moi qui suis ta mère ! C'est moi qui t'ai montré cette lumière qui plaît tant à tes yeux ! C'est moi qui t'ai donné des yeux pour voir les hommes et un cœur pour les aimer ! J'ai dû, plus d'une fois, exposer ma vie pour que tu deviennes ce que tu es ! Maudite ! Mau... ! Nî a une mère ! Une sorcière, mais il l'aime bien ! Il l'adore ! Il fait ce qu'elle lui commande. Son exemple doit t'instruire ! Tu n'es pas tombée du ciel ! Tu-n'es-pas-tombée-du-ciel !... Je crois que la leçon est comprise. Je ne veux plus t'entendre parler de ce petit diable qui ne prie jamais et ne fait point le

Ramadan. S'il t'aimait, il t'aurait envoyé, au moins, un collier de Paris ! Samaké est un homme. Ne me regarde pas de travers ! Ah ! tu n'en as pas assez ? Je dis que Samaké est un homme ! Il pense, lui, à ta mère, Fanta. Et puis, il a de l'argent ! Et l'autre ? Rien ! De quoi vivrez-vous ? D'herbe ? Les belles paroles ne remplissent aucun estomac ! En tout cas, pas celui de Fanta. Oh ! J'oubliais ! Vous vous laverez le gosier de vin rouge, à la manière de son dieu des Blancs. Poro ! ! Para ! !...



ASSIS sur une natte, Nî, Sory et Nâ mangent du riz dans laalebasse traditionnelle.

— Tu trouvais du riz en France ? interroge Sory, toujours curieux.

— Oui. Cette question ne me surprend guère de toi, répond Nî, amusé.

— Les Blancs savent-ils préparer du riz ? poursuit Sory absolument décidé à tout connaître.

— Oui. Mais pas comme nous, les Noirs. Demba et moi le préparions nous-mêmes, dans une casserole, explique Nî, sérieux.

Nâ sourit et le jeune paysan rit à gorge déployée :

— Vous ? Je ne suis plus surpris !

— De quoi ? interroge Nî.

— Regarde comme tu es maigre, précise Sory... Où trouvais-tu du piment, toi qui ne peux avaler une cuillerée de riz sans... ?

— Je l'avalais avec beaucoup de poivre.

— Poivre ! Sory ne connaît pas cela ; aussi ouvre-t-il de grands yeux exorbités.

— J'en ai apporté dans ma valise, ajoute Nî. Tu ne manges plus, Nâ ! remarque-t-il, en regardant sa mère.

— Tu me fais penser à Demba, dit Nâ en se retirant.

Mais Sory, avide de tout savoir, poursuit :

— Nî, te plaisais-tu à Paris ?

— Paris est gris, répond Nî. Pas de soleil. De la glace sous les pieds. Les gens sont plus pressés que leurs jambes. Ils ont tous l'air constipés, à les juger par leur indifférence. Peu à peu, j'ai été pris par les mornes richesses de Paris. La beauté de Paris est très discrète, il faut savoir la découvrir.

— Je parie que tu avais même oublié notre petit village, dit Sory, jaloux.

— Non, Sory ! proteste Nî. Au début, j'ai été pris de vertige. Par la suite, j'étais en proie à une cruelle nostalgie.

— Où se trouve Paris, par rapport à Kankan ? demande Sory que le diable de la curiosité ne cesse d'exciter.

— Si tu marchais à pied, tu mettrais plus de vingt hivernages sans y parvenir, à cause de la mer, réplique Nî, un peu embarrassé.

— La mer ? Je ne connais pas la mer, dit Sory.

— Je t'en ai déjà parlé. C'est de l'eau salée qui s'étend à perte de vue : imagine le MILO, sans fond, sans rives, toujours en mouvement comme un immense champ de riz que peigne le vent à chaque clin d'œil.

— Mais alors, comment l'as-tu traversée, toi ? insiste Sory.

— En partant, j'ai pris un bateau cent fois plus grand que ceux du Milo et beaucoup plus haut que la résidence de Kankan. Au retour, j'ai pris un avion, un grand oiseau comme celui que je t'ai envoyé sur la première photo.

— Comment une maison, plus haute que la résidence, peut-elle marcher sur l'eau ? interroge Sory stupéfié.

— Comme une coque d'arachide, explique Nî. Les Blancs ont fait aussi des trains qui roulent sous la terre et des maisons qui glissent sous l'eau, tout comme des poissons.

— Y a-t-il des hommes dedans ? demande Sory.

— Bien sûr ! répond Nî, un peu las.

— Comment respirent-ils ?

— Ma foi, comme des poissons ! Mieux encore, tu as vu la grande tour sur la deuxième

photo que je t'ai envoyée ? Elle est tout en fer et plus haute que trois de nos collines superposées.

— Les Blancs sont vraiment des Diables ! Ils veulent imiter Allah, mais jamais ils ne parviendront à faire des hommes comme toi et moi, conclut Sory.

— Oh ! Les Blancs font des choses prodigieuses ! Avec du charbon, ils fabriquent du beurre et de la viande. Ils n'ont plus besoin de vaches pour faire du lait, ni de la terre pour faire pousser du riz.

— Nos sorciers font mieux ! répond le villageois, plein de suffisance.

— Tu es formidable, Sory ! Tu t'étonnes pour la grande tour facile à imaginer et tu n'es guère surpris pour la viande faite avec du charbon ? remarque Ni interloqué.

— Les sorciers le font, depuis nos arrière-arrière-grands-pères. De même, je n'ai été nullement étonné lorsque tu m'as parlé, dans tes lettres, de radio et de tili... comment dis-tu ?

— Télévision ?

— Oui ! dit Sory. Les féticheurs se parlent à distance, en faisant vibrer des troncs d'arbres. De plus, la « tilivision » des Blancs, selon toi, ne permet pas de voir très loin, alors que le féticheur peut récupérer ton image, en quelque point de la terre et du ciel que tu te trouves.

Tu parlais aussi, avec admiration, des prodiges de leur médecine. Nos sorciers n'ont pas de livres, mais opèrent aussi dans le cœur, guérissent la coqueluche et la rougeole en une matinée ; la jaunisse en une journée ; une fracture en deux journées ; la lèpre, en deux semaines ; la tuberculose en un mois... Pour le paludisme, je n'ai pas besoin de t'en parler. Grand-mère t'a guéri, deux heures après que tu aies avalé son ingrédient.

— Tout cela est juste et bien dit, mais...

— Mais, quoi ? Je te dis que nos féticheurs sont plus forts ! s'indigne Sory. Ils peuvent faire tomber ou avorter la pluie à volonté. De leurs cases, ils peuvent faire tomber la foudre sur les bombes qui sont chez les ROUSSES et les AMERICAINS dont tu m'as si souvent parlé dans tes lettres.

— Comment dis-tu ? Ah ! tu veux parler des Américains et des Russes !

— Oui, de ceux-là mêmes ! Nî, pourquoi ces gens-là veulent-ils nous tuer ? T'en fais pas, ils trouveront nos féticheurs, ici !

Le ton, à la fois haineux et naïf de Sory déride le front de Nî qui s'empresse de le rassurer :

— Sory, tes paroles sont sensées, et je pense que les Blancs et les Noirs qui sont allés à l'école doivent explorer les moindres recoins

de notre monde ancestral. Cela, dans l'intérêt de tous les hommes du monde entier, sans distinction de couleurs...

— Arrête, un instant, interrompt Sory. Ná nous parle...

— Que dit-elle ? demande Ní.

— Ah ! j'oubliais, dit Sory en se levant.

— Quoi ?

— Le crépuscule. Dégourdis-toi les jambes pendant que nous ferons le Salam...

Le crépuscule est le moment du Salam, mais il est surtout le passage d'une vie à une autre. Car le crépuscule annonce la nuit où le monde entre dans un nouveau contexte.

L'intelligible du commun des humains concède, volontiers, l'univers au mystique du sorcier et du féticheur. Le crépuscule apporte aux hommes le langage de la nuit, différent du langage du jour. Tous les objets familiers, tous les instruments de travail changent de noms et d'usage. Les animaux domestiques font place aux animaux champêtres. La terre ouvre ses entrailles pour permettre aux morts de se tourner vers le couchant ; ils attendront l'aurore pour présenter, à nouveau, au soleil levant, leurs fronts où sont gravés des versets du Coran...

Ní songe à se couvrir la tête : la brise du crépuscule répand la moiteur des tombes.

Et ces petits oiseaux noirs qui rasant le sol et vous frôlent les épaules ? Leurs excréments et même leurs duvets sont des maléfices !

Une vague inquiétude emplit le cœur de Nî. Appréhenderait-il les sorciers ? Il tâte la chaîne autour de son cou palpitant de frayeur et pousse un grand soupir de soulagement : Grand-père veille sur lui !

Mais, Nî est seul dans la cour. Nâ et Sory saluent Allah et son prophète. Pourquoi ne ferait-il pas comme ces deux êtres qui lui sont si chers ? Allah n'est-il pas le Dieu chrétien, et Mahomet le Christ des Blancs ? Makalé lui a dit : « Tu es chrétien... ». Oui, mais Nâ ne l'a pas baigné dans du vin rouge ! Nâ, Sory et Makalé iront-ils au Paradis et lui en Enfer ? Où sera le Blanc qui l'abandonna sur les genoux de Nâ ? Au Purgatoire des chrétiens !

Nî s'assied sur une pierre. Modou lui a dit aussi : « Moi, j'ai un nom ; toi, tu n'es qu'un bâtard !... » A l'école primaire, son maître lui demanda un jour : « Nî est-il un nom, un prénom ou bien un... ? » Ses petits camarades lui rient encore au nez. Qu'a-t-il fait, lui, pour encourir la colère des dieux ? Nî n'est pas le fils de son père !...

Oui, mais, Nî est l'univers de la belle Makalé !... La Danse des Sabres ? SAMAKE !...

Nî épouse Makalé. Vivront-ils comme un « monsieur et une madame » ?...

Makalé ne portera pas de robe. Makalé ne se hissera pas sur de hauts talons. A quoi bon ? Elle fera comme sa mère, Fanta, et sa grand-mère ! Makalé ne voudra pas d'un cuisinier : elle sait travailler de ses dix doigts.

Le père de Makalé a quatre femmes, une dans chaque quartier de Faralako. Nî ne veut pas être polygame, mais Makalé entend bien se reposer au moins cinq jours dans la semaine, comme sa mère !...

Quelqu'un de très pressé enjambe l'entrée de la concession. En retard pour le Salam ? Un étranger ? Il est vêtu comme un « monsieur » de la ville ! Ah ! oui, ce doit être l'infirmier de Kankan, celui qui lit, écrit les lettres de Nâ... C'est bien lui, le « doftor » qui vient, tous les mercredis, voir s'il y a des malades. Nî se lève pour le saluer...

LA lune est accrochée au feuillage des arbres. Jeunes gens et jeunes filles, hommes et femmes, grands-pères et grands-mères, tous repus, se réunissent autour d'un bon feu pétillant pour déguster des contes et des légendes qu'égrènent inlassablement les lèvres épiques d'un griot.

L'on oublie, volontiers, les lourdes journées de labeur et les flèches brûlantes du soleil pour savourer, à cette heure si délicieuse de la nuit, les vagues de fraîcheur qui déferlent des étoiles. La lune infuse dans les âmes ses rayons d'or et d'argent : la joie inonde les cœurs.

Le souci du lendemain, la pauvreté et la misère, la rancune et la haine se subliment et se dissipent : les pensées africaines deviennent pures, ennoblies par la musique ancestrale, musique de la légende, légende de la musique !

Diversité !...

Diversité de refrains, diversité de rythmes, diversité de thèmes :

La colère d'un roi fait trembler ses vieux notables comme des feuilles sèches.

Le sang chaud et pétillant d'un jeune orphelin de sept hivernages brûle une peau de prière. La graisse humaine, par l'éclat particulier qu'elle donne au visage, augmentait sa majesté, pensait un roi.

De sang brûlant les ailes gonflées, ils disparaissent dans le nuage de destinées, les vautours rassasiés de cœurs humains fraîchement hachés par le sabre étincelant du bourreau...

C'est la chanson d'un fou. Car, à côté de la légende des rois, il y a aussi la légende des fous.

Et voici que nous retrouvons le commun des hommes :

Une jeune et belle fille, devenue rivale de sa mère, après l'aveu fatal de son père, court au caïman de Sambaya offrir son joli cœur de treize hivernages.

La belle Fatima pleure son fiancé englouti par le fleuve aux eaux déchaînées.

Un adolescent appelle, en vain sa mère avalée à minuit par le vieux tronc d'un fromager...

La lune se dissimule dans le chaume des cases et chuchote à l'oreille distraite de l'enfant pour qui chante la berceuse.

Oui, la lune resplendit dans le ciel, Nâ est allongée sur une natte, près du feu endormi. Nî et Sory devisent gaîment dans la petite case à proximité : Nî est étendu et Sory, assis à ses pieds, accorde une vieille cora.

— Donc, conclut Sory, mon père était le griot de ton grand-père. A la mort de mes parents, Grand-père m'a confié à Nâ. J'avais alors trois hivernages et tu en avais deux, comme me l'a dit, un jour, Grand-père. C'est ainsi que nous avons grandi ensemble. Nî, tu as toujours été mon frère et tu le resteras à jamais... Je m'en vais t'exécuter un chant que j'ai composé en l'honneur de Makalé ; il comprend une partie récitée et une partie chantée.

— C'est formidable ! Les rôles sont bien définis ! exulte Nî. Dis-moi Te mien. Attention !... On dirait que quelqu'un a frappé à la porte. Qui est-là ?

— Nî, ouvre-moi, c'est Kalé ! chuchote une voix derrière la porte.

— Kalé ? s'étonne Nî. Est-ce un rêve ? s'interroge-t-il.

— La réalité même, dit Makalé essouffée.

Nî s'empresse de porter le grand boubou blanc que Nâ lui a donné et tire nerveusement sur le crochet de la porte.

— Toi ici ? demande-t-il à Kalé, le souffle coupé. Quelle surprise ! Sory vient, à l'instant même de prononcer ton nom. On a raison de dire que le cœur appelle le cœur !

— Ton père, Modou, et le père de Demba sont allés, très loin d'ici, dans un petit village voir des amis, explique Kalé. Samaké est avec eux, mon père aussi.

Le cœur de Nî se serre à cette nouvelle.

— Et ta mère ? demande-t-il, prudent, inquiet.

— Tu poses trop de questions ! Viens donc, il fait bon dehors ! dit Kalé, reluisante de bonheur dans la clarté opale de la nuit.

Nî enjambe le seuil de la porte, prends les mains de Makalé qui murmure :

— Nî, le tam-tam résonne dans le feuillage des arbres, le tam-tam résonne dans mon cœur. Regarde, la lune triomphe dans le ciel !

— Oui, Kalé, tes yeux dans la lune et la lune dans tes yeux.

— Nî, je n'ai jamais été si heureuse de ma vie !

— Sois heureuse, Kalé, le bonheur, c'est toi ! Comme un parfum oublié dans le bois, il vole sur le vent caresser le nez de l'amant aux abois. Lève la tête. Je veux me lire dans ta limpidité !

— Nî, baisse la voix ; les oreilles de la nuit sont longues !

— Parle à ton aise, Kalé ; le sommeil veille sur les paupières de Nâ.

— Ecoute, Nî !... Le tam-tam redouble d'ardeur, l'Afrique est belle ! Marchons un peu. Lâche mes mains. Pourquoi es-tu resté si longtemps à Paris ? Les madames savent-elles danser au clair de lune ?

— Kalé, la lune se lève : toute l'Afrique crie, toute l'Afrique hurle ! Kalé, la lune se lève : encore ma douleur ! Kalé, la lune se lève au rythme du tam-tam !

— Nî, réponds à ma question au lieu de vanter ta douleur. L'agneau qui bêle n'a point soif, dit-on. Je ne suis pas une madame, mais je sais dire des proverbes. Et puis, les madames ne sont pas excises.

— Je voudrais bien connaître l'imbécile qui a versé tant de sottises dans ta petite tête.

— Imbécile ? Personne ! Je sais tout... Je pensais à toi et m'imaginai les moindres détails de la vie que tu menais à Paris. Tu as des photos dans ta valise. Je te coupe le souffle, hein ? Tu parlais si bien de ta douleur ! Où est ta langue, à présent ? Elles sont belles les madames, plus belles que moi ! sanglote Makalé.

— Kalé, retiens les larmes de ton cœur. Entre dans cette case et remue de fond en comble ma valise. Tu y trouveras mon costume de voyage, les lettres de Nâ, le collier et les bracelets que je t'ai apportés. Si tu y trouvais une autre photo que la tienne, je serais prêt à tremper la lame de ce canif dans mon cœur.

— A quoi bon ? Je préfère encore te garder vivant pour moi !

— Kalé, par Allah, je ne vis que pour toi et Nâ.

— Nî, tu es trop jeune pour jurer par Allah. Je te crois maintenant. Qu'aurais-je fait d'autre ?

— Kalé, ferme les yeux ! Nî ouvre son canif et fait une douloureuse incision dans le sein gauche de Makalé. — Que trembles-tu ? lui demande-t-il. Ouvre les yeux ! Regarde, il coule !

— Mon sang ? interroge naïvement Kalé. Il brûle ! le sens-tu ?

— As-tu mal ?

— Oui. Non, je n'ai pas mal ! Encore une fois ! Nî, je t'en prie ! implore Kalé.

Nî boit le sang chaud et pétillant de Makalé puis lui tend le canif.

— Si tu m'aimes, Kalé, fais-en autant ! propose-t-il.

— Non ! J'ai peur d'avoir mal.

— Veux-tu ?...

— Oui. Je veux avoir mal : je t'aime !

Donne-moi ton canif...

Kalé mord dans le sein gauche de Nî et balbutie :

— Elle est si douce, ta sève !

— Oui, Kalé, le péché qui germe de nos deux seins nourrira des amants la maudite postérité !

— J'ai bu à la source de ton cœur. Mes lèvres ne connaîtront plus jamais la brûlante soif des mortels !

— Kalé, regarde cette étoile filante ! Elle est jolie, n'est-ce pas ?... Tu pleures encore ?

— Nî, on ne montre jamais une pareille étoile à une jeune fille vierge. Quel mauvais présage !

— Pardonne cet oubli à ma mémoire stupide. Je n'ai plus la tête sur le cou.

— Le sort en est jeté ! Il ne me reste plus qu'à attendre de pied ferme. Demain ? Après-demain ? Qui sait ?

— Ne pense pas au pire ! Dans les livres, l'étoile filante...

— Laisse ces livres de mensonges aux Blancs ! Cette étoile filante emporte, dans sa belle traînée, l'âme errante d'une heureuse mor-

telle. Ní, écoute la peur battre dans ma poitrine ! La mort respire dans mes seins. Je cours chez nous, ma mère peut arriver d'un moment à l'autre. La natte près du feu engourdira-t-elle ta douleur ? Demain, je te verrai au champ, si je me sens la force d'y retourner.

Makalé se sauve avec le vent, Ní pousse la porte de la petite case où Sory dort en chien de fusil. Il attise le feu, ôte son boubou et se couche. « Oui, le sort en est jeté ! » murmure-t-il.

La nuit s'étire dans tous les cœurs. A l'exception de Ní dont rien ne peut calmer l'insomnie, le village tout entier plonge, peu à peu, dans un sommeil d'hivernage.

Ici, les dernières clameurs d'une danse endiablée montent comme de l'encens dans l'air parfumé.

Là, les vestiges d'une circoncision...

Là encore, les rires argentés et fugaces d'une gerbe de femmes autour d'un mari prodigue.

Nuit d'Afrique, nuit de volupté et de bonheur pour qui ne connaît pas la belle Makalé.

Nuit d'Afrique, nuit cruelle pour le cœur qui s'enlise dans le songe de la solitude...

A peine Ní ferme-t-il les paupières qu'un songe éveillé s'empare de lui :

« Tel un vautour aux vastes ailes noires et pourpres, le soir, chargé des vestiges d'une journée accablante, flotte dans les premières fraîcheurs de la nuit. Nî attend. Son âme s'agite et se colore d'une sombre inquiétude. — Vieillard usé, le temps rêveur s'arrête, caresse le passé tumultueux dans ses grands cheveux écumoux, tâte le présent laborieux dans ses longues jambes ployées, interroge, de son puissant regard infini, l'humeur versatile d'un avenir tumescent. Nî attend... Le désir s'impatiente et grouille dans son cœur fébrile. Ses yeux se dilatent, se confondent et s'égarant au delà de l'extrados du ciel, à l'infini infini où Satan et Dieu musent à l'envi, où le Mal et le Bien s'accouplent pour enfanter les destinées et les consciences humaines. Nî attend encore... Mais voici qu'à l'orée de la tombe, une ombre légère et paresseuse s'étire sur la chevelure d'un buisson à demi ensommeillé. Elle s'allonge, l'ombre. Elle se contracte, l'ombre. Elle se développe, l'ombre. La lune ouvre les profondeurs de la nuit : l'horizon sourit ! Nî attend toujours... De convulsion en convulsion, elle approche, approche l'ombre sur le dos chauve d'un rayon de lune. Puis, comme fouettée par quelque passion belliqueuse, elle grossit, grossit l'ombre blanche sur un fond d'ébène. Maintenant, oui, maintenant alors, elle nage, nage l'ombre dans l'air engourdi d'angoisse.

La transe envahit Ni qui ne peut plus attendre.
Le parfum brûlant et glacé de la mort envoûte
ses narines éveillées, ferme ses paupières trou-
blées... Fraîche comme la rosée du matin, une
vierge noire dans son libara enveloppée : Kalé,
Makalé, Belle, Eternelle ! »

AUTOUR d'un grand feu assis, Modou, Samaké, Alpha, le père de Makalé et Oumarou, le père de Demba sont les hôtes du grand féticheur Kanfila : un homme trapu, massif, débordant de graisse, avec une tête ravagée par la calvitie, une face endêvée, des yeux injectés, des lèvres tuméfiées.

Modou achève sa requête :

— Comme tu vois, Kanfila, il faut supprimer cette guenon. Oumarou pourra avoir la main sur sa femme, Astou, et moi, j'épouserai enfin la belle Khady. Il faut aussi que son diablein crève au plus tôt pour que Alpha donne librement sa fille à Samaké. N'ai-je pas exprimé les vœux de l'assemblée ? ajoute-t-il en regardant ses complices qui opinent du bonnet :

— Oun ! Oun !

Maître Kanfila de se râcler la gorge et de prendre la parole sur un ton très doctoral :

— C'est si peu de choses, deux vies humaines ! J'y travaille depuis ta dernière visite, mon cher Modou, et tout est prêt comme tu vas t'en rendre compte à l'instant même.

Il sonne une clochette ; son apprenti accourt, un volatile blanc sous l'aisselle et, entre les mains, une petite cage au fond tapissé d'insectes.

— Morifing, apporte également la dernière préparation ! ordonne le grand-maître des sortilèges.

A l'aide d'une brindille appropriée, il pique un insecte et le baigne dans une pâte rouge dont l'odeur âcre emplît la case.

— Observez bien ! dit-il. Il suffira que cet insecte caresse le coq pour qu'il chante trois fois et crève.

L'expérience est couronnée de succès, au grand étonnement et à la satisfaction des patients.

Kanfila, visiblement flatté, poursuit sa démonstration.

— C'est le traitement du fils. A l'intention de la mère, j'ai réussi une liqueur dont les effets sont foudroyants. En attendant, je vais disposer cette sorcière à la réception fatale.

Il prend un canari rempli à moitié d'un liquide saumâtre, se penche sur le vase et formule des vœux en un langage inintelligible ; du moins pour l'auditoire. Aussitôt, le liquide du canari se met à bouillonner.

— Comment se nomme-t-elle ? demande Kanfila sanglé par le génie du mal.

— Nâ ! s'empresse de répondre Modou.

— Nâ - A - A ! rugit Kanfila à la grosse panse. Regardez, mes amis, l'image de Nâ au fond du canari... couchée ? Elle prend bien son temps. Je m'en vais lui faire peur pour vous divertir un peu. Pourquoi pas ? Vous n'allez pas vous déplacer pour rien ! A - A - A !...

Aussitôt, Nâ pousse de grands cris. Nî et Sory, réveillés en sursaut, courent vers elle.

— Nâ ! Nâ ! appellent les jeunes gens affolés. Ouvre-nous ! Qu'y a-t-il ? demandent-ils.

— Rien de grave, balbutie Nâ tremblante de frayeur. Elle tâtonne dans l'obscurité jusqu'à la porte qui grince sur ses gonds. — Mes enfants, dit-elle, retournez à votre sommeil.

— Pourquoi criais-tu si fort ? insiste Nî.

— J'ai eu peur. C'est normal !

— Je comprends, dit Nî torturé. Porte ma chaîne, ajoute-t-il en tendant son bijou à Nâ.

— Ne vous affolez pas, mes enfants.

— En attendant, ordonne Nî, porte cette chaîne ! Demain, je te mettrai au courant de ce qui se trame autour de nous. Sory et moi resterons près de toi le reste de la nuit.

Nâ ne s'entête pas davantage. Elle se couche et se rendort. Nî et Sory veillent sur son sommeil jusqu'au petit jour.

TRES haut dans le ciel, le soleil darde ses flèches brûlantes... Sory est revenu du champ ; il a chauffé du quinquéliba et il réveille Nî qui regarde instinctivement sa montre :

— Onze heures ?

Nî remarque aussi, avec surprise, la chaîne autour de son cou.

— Nâ est-elle allée au marché ? demande-t-il à Sory.

— Elle va, matin et soir, au marché, dit le jeune griot en se grattant furieusement les jambes et les bras... C'est son faible, poursuit Sory. A deux doigts de la tombe, Nâ se fera transporter au marché, j'en suis sûr.

— Mon quinquéliba est-il prêt ? demande Nî.

— Oui. Le préfères-tu avec ou sans miel ?

— Mets-y une cuillerée de miel.

Sory verse l'infusion dans la petitealebasse qui lui sert à boire sa bouillie pendant le Ramadan.

— Prends-le chaud, dit-il, ça te fera du bien... Nî, je m'en vais te surprendre un peu : j'ai fait faire deux sabres en bois par le forgeron. Tu en ris ?

— Pourquoi deux sabres ?... Dis-donc, il est brûlant ton quinquéliba !

— Pourquoi deux sabres ? reprend Sory. L'un pour t'entraîner et l'autre pour le grand jour ! Tu n'oublies pas, au moins, que c'est demain la Danse des Sabres ?

— Pourquoi l'oublierais-je ?

— Samaké est redoutable !

— Et alors ?

— Alors, tu as besoin de t'entraîner et, très sérieusement !

— Va donc chercher mon grand boubou suspendu dans notre case...

Sory revient en courant.

— Tiens, il est déjà sale, ton boubou neuf ? se moque-t-il. Le mien est encore bien propre !... Nî, ne te fais aucune illusion sur ta force. Je sais que tu as été un grand champion, autrefois ; mais tu es resté plus de sept hivernages sans voir un sabre de tes yeux.

— Puisque tu insistes tant, emporte donc les deux sabres au champ. J'y serai dans un moment, et tu m'entraîneras jusqu'à la tombée du jour. N'est-ce pas ?

— Tu es superbe dans ce boubou ! Il te sied bien. L'as-tu mis à l'endroit, au moins ?

— Que veux-tu insinuer ?... Décidément, tu crois m'avoir vidé la tête en me parlant de Samaké ?

— Non ! Je me suis souvenu, tout simplement, de ce proverbe de Grand-père : « Celui qui veut plaire à tout le monde et à son père, porte son boubou à l'envers ». Où vas-tu de ce pas ?

— Au marché, chercher Nâ.

— Tu gaspilles ton temps ! Nâ ne bougera pas.

— Je suis plus entêté qu'elle...

★★

Ce matin-là est un matin neuf ; car ce jeudi, veille de la Danse des Sabres, est unique dans la mémoire du djéliba qui révise, depuis plus de trois lunes la généalogie de tous les nobles et de tous les riches commerçants susceptibles de combler ses espérances.

Faralako reluit de joie et d'amour comme ce lézard que la providence pare, une fois l'an, d'un vif collier.

L'éblouissante clarté du jour pique les paupières et fait couler les narines. Un vent de fête, chaud et léger, hérisse la jeune barbe des

épis de maïs, se glisse le long des sentiers tortueux, attise la cuisson de l'argile qui rebondit sous les pieds...

La nouvelle de l'arrivée de Nî, déjà répandue dans le village tout entier, augmente la pulsation des cœurs et fait l'objet de mille commentaires.

Ce matin aussi, à l'ombre du grand fromager, les anciens ont parlé de Nâ et de son petit Blanc, de Samaké et de Makalé. L'amour Kalé-Nî devient des plus angoissants et tout un chacun attend, avec fièvre, le dénouement de la Danse des Sabres...

Chemin faisant, Nî est salué par Malick, un des amis de Samaké. Malick est très essoufflé ; il se repose d'une longue course.

— Bonjour, Nî !

— Bonjour !

— Nî, je courais chez toi.

— Ah ?

— Oui, en passant sous l'arbre à palabre, où les notables sont encore réunis, un vieillard m'a hélé. Il m'a dit ceci : « Connais-tu Nî, le fils de Nâ ? Il est arrivé hier de Paris ». « — Oui », lui ai-je répondu. « — Dis-lui que le Mansa demande à le voir. C'est pressé, très pressé ! » a-t-il ajouté. C'est ainsi que j'ai couru jusqu'à toi. Nî, combien je suis heureux de te revoir ! Comment ? Tu n'as pas l'air de me reconnaître !

C'est moi, Malick, le camarade de Samaké. Oh ! Nî, ne crois pas surtout que je partage sa stupidité. Je ne suis pas comme les autres. J'ai toujours voulu gagner ta confiance et ta sympathie. Souviens-toi... Nous jouions ensemble aux clairs de lune, avec les Makalé. Tu ne vois pas encore ? Et pourtant !

— Mon cher Malick, tu es très naïf, mais j'ai perdu la mémoire des hommes. Dommage. Je n'ai plus que la mémoire des choses et des faits, surtout des faits ! Tous mes regrets et, au plus grand plaisir de ne plus retrouver ta sympathique frimousse sur mon chemin. Vois-tu, je n'aime pas beaucoup les imbéciles, encore moins ceux qui ne sont pas comme les autres. Salut ! Merci quand même de ta diligence !

Malick se remettra-t-il de la sévérité de Nî ? Les bras tombants, debout comme un pieux, il regarde Nî disparaître à l'autre bout du sentier.

Nî connaît très bien Malick pour avoir grandi et joué ensemble comme tous les gamins du village. Nî se souvient de Malick d'autant que Nâ lui a écrit l'an passé :

« Les parents de Makalé ont mis le feu à notre champ. Je me méfie beaucoup des rumeurs qui courent dans le village ; mais, si j'en crois les enfants, Malick aurait été payé par Samaké pour accomplir ce forfait ».

Oui, mais Nâ aurait réprouvé la conduite

de Ni, car Nâ veut que son fils pardonne aux autres. Un enfant peut-il avoir les mêmes pensées que sa mère ?

Dans une seconde lettre, Nâ lui a dit :

« ...Tu m'aimes, je le sais. Ton grand-père et moi serons sous la terre, un jour, comme ta grand-mère qui t'a tout donné.

« Dès ce jour, tu devras te montrer digne de notre famille. Tu emploieras le reste de ta vie, aussi longue qu'Allah veuille la tisser, à entretenir notre mémoire. Alors, une seule chose te restera à faire pour ne point troubler notre repos : travailler pour le peuple, ton peuple qui attend chaque jour une vie meilleure. Certes, Allah peut tout ; mais, quel sens aurait notre venue au monde si le Tout-Puissant ne limitait sa munificence ? Qui aime sa mère, aime son peuple et son pays ».

Nî écrivait, alors, dans une lettre à Nâ :

« ...Je suis ton enfant, peuple de Faralako, peuple d'AFRIQUE, mon peuple.

« Au village, comme tes milliers d'autres enfants, je dansais au clair de lune et disais des contes pendant les veillées.

« Tu m'as élevé à la sueur de ton front brûlé. En retour, peuple, que dois-je faire pour toi ? Te donner les chances de faire ton histoire dans l'Histoire des hommes libres et accomplis. Nombreux sont tes enfants qui ont poussé leurs

études jusqu'au pays des Blancs et son revenus,
au village, cracher à ta face le mépris et le silence.

« Console-toi, peuple ! Aujourd'hui, tous tes
enfants ont compris ta misère et s'indignent pour
toi...

« Nous nous unissons pour entendre tes
gémissements qui nous montent des profondeurs
de l'océan.

« Nous nous unissons pour défier le soleil
qui brûle tes haillons et serons tous présents
autour du grand feu. Nous avons glané les brin-
dilles et coupé les bûches de bois qui nourriront
la flamme de ton devenir ».

N'a-t-il pas écrit aussi à DAKAR ?

« ...Autant je me suis laissé prendre par
les insidieuses cartes postales de Paris, autant
vous vous laissez séduire par les images d'une
Afrique entachée d'aberrations, images que vous
contemplez journallement derrière les vitres de
votre somptueux building.

« Cette lettre est un cri de révolte, je ne
vous le cache pas, Monsieur le Haut-Commissaire,
en dépit de toute la profonde vénération que
m'inspirent vos hautes fonctions...

« Votre autorité fera faillite dans mon pays,
tant que ses représentants continueront de favo-
riser une minorité oisive et gangrénée, au détri-
ment d'une majorité honnête et consciente de
son accomplissement... »

Ce n'est pas un sentiment de pitié qui pousse Nî vers son peuple. Ce n'est pas non plus une inquiétude mêlée à de la honte, à du remords, mais plutôt un besoin de justice, une profonde notion de la dignité humaine et du respect de ses libertés fondamentales.

Nî a le sentiment qu'en abandonnant son peuple NOIR de Faralako, le genre humain perdrait le plus inestimable trésor de forces vives, la plus limpide des sources de vertus et de simplicité grandiose.

Très tôt, Nî s'était senti la mission d'élever son petit village, inconnu et obscur, à l'épaule des grandes cités libres et heureuses.

Comme Paris, Faralako aura ses places célèbres et ses riches monuments. Des statues d'or et d'ivoire salueront le faste de Congo-Moussa, la prouesse de Soundiata et l'impétueuse virilité de Samory...

Malick est donc de ceux pour lesquels Nî travaille à l'école. Sanglé dans son remords, Nî marche à pas menus, la tête basse, la main gauche dans la poche de son boubou.

Le sentier monte, se creuse et fait mille détours. Le chef du village, Faralako-Mansa, a mandé Nî. Quel peut être le motif d'une telle urgence ? Nî a-t-il rompu avec le protocole qui voulait qu'il inclinât son respect au pied du Mansa en descendant de camion ? L'élite doit

s'humilier devant son peuple pour mieux accéder aux aspirations de celui-ci. Et Nî sait que le peuple a toujours raison car, c'est lui le peuple, et lui seul a un caractère divin !

La rumeur du marché gonfle peu à peu dans les oreilles de Nî qui étire son pas. Aïe ! Nî se heurte le pied contre une pierre profondément assise dans le sol. « Le pied gauche ? » Cet autre mauvais augure confirme-t-il celui de la nuit dernière ? « L'étoile filante. La belle traînée... L'âme errante d'une heureuse mortelle. Demain ? Après-demain ? Le sort en est jeté ! » Les jeunes filles de Faralako perçoivent le malheur comme les vieilles dames de Paris sentent la neige dans l'air, trois jours avant qu'elle ne tombe...

Le soleil est bon ! Le margouillat joue à cache-cache avec sa femelle embellie par la splendeur du temps.

En longue file joyeuse, des fillettes reviennent de la rivière ; elles battent des mains comme pour alléger les jarres d'eau, trop énormes pour leurs petites tailles, providentiellement retenues sur leur tête nue par une tresse de cheveux. Elles ne connaissent pas Nî ; il ne les connaît pas non plus. La plus âgée avait deux hivernages quand il quitta le village pour la France. Mais, elles envient toutes Makalé, car toutes ont entendu parler de Nî, les soirs de

veillée, au marché, au « dia ». Voici qu'elles se taisent et le regardent passer d'un air hébété comme ces enfants qui ont rencontré, dans le bois, le héros de leurs contes préférés. La plus jeune, se souvenant de sa dernière fessée, confia à sa voisine : « Il est si beau que j'aimerais bien l'avoir pour moi ! Ma mère m'a frappée, un jour, à cause de lui. Elle m'a dit : « Je ne suis pas comme Fanta, la mère de Makalé. Je te choisirai un mari, moi !... »

Le vacarme du marché emplît la tête de Ní. Eh ! quoi ? Ní est subitement noyé dans une lumière chaude et métallique. Des myriades d'étincelles et de langues de feu rasant l'herbe à cinq pas de ses jambes qui s'écroulent sous lui. Ní, terrifié, se couvre le visage lorsqu'un éclat de tonnerre le bouscule hors de son délire et le plante sur les deux pieds. Pour freiner la panique qui l'emporte, il serre fortement les bras contre sa poitrine...

Ní ouvre les yeux sur le désastre causé par la foudre. A deux cents pas de lui, des flammes rouges bleues et vertes dévorent une case qui s'effondre, éclate en fumées noires.

De partout, des cris s'élèvent ; de partout, hommes et femmes, torse nu, accourent munis de verts branchages ou de calebasses emplies d'eau.

Entraîné par la ruée générale, Ní casse machinalement une grosse branche de manguier et se retrouve sur les lieux de l'incendie.

Un nourrisson de cinq lunes s'agite et pépie dans les bras d'une sexagénaire.

Les hommes, montés sur les cases avoisinantes, tentent d'étouffer les flammes. Par dizaines, les femmes lancent des rafales d'eau qui enrayent le feu. La paille sèche se consume vite et, bientôt, le feu manque d'aliment. L'effort surhumain déployé par les secouristes et Ní, lui-même, tue l'incendie.

Et ce sont des palabres homériques autour de l'enfant dont les pleurs sont grossis par les pleurs de la famille éprouvée.

Ní fait le bilan du désastre :

« Une femme, se dit-il, assise sur une pierre, son bébé à califourchon, grille des arachides...

Il fait beau encore, et l'on ne peut pas dire qu'il soit tombé la moindre goutte de pluie.

La foudre tombe sur la case : le pagne de la femme se dénoue et comment ? L'enfant projeté dehors, sur le gravier, est sain et sauf. Sa mère n'est plus qu'une statue de cendre. Et pas un de ces hommes, pas même une de ces femmes, ne s'étonne ! Ma parole, je suis fou ! Mais quelles explications donnent-ils ? »

« — Avant-hier, le crieur public nous a mis en garde de n'acheter, ces jours-ci, aucun oignon au marché ».

« — Une femme de Faralako aurait volé des oignons à Kouroussa ».

« — Les féticheurs ne pardonnent ni à la marchande, ni aux acheteurs ».

« — Cela explique-t-il que l'enfant soit sain et sauf ? »

« — Les nourrissons sont des anges ! »

C'est alors que les paroles du vieux Tidiani et de Sory remontent à la mémoire de Nî :

« Mon fils, nos féticheurs auront raison de votre science ».

« Nos féticheurs sont plus forts ! Ils peuvent faire tomber la foudre sur les bombes qui sont chez les « Rousses » et les « Américains » dont tu m'as si souvent parlé dans tes lettres ».

Rien de tout cela aussi dans les livres. Nî a vu. Nî croit. Comment le fera-t-il croire à ses amis du Quartier Latin ? Et pourtant, à Faralako, l'homme pense des pensées vivantes et vraies !...

Les uns après les autres, les gens retournent à leurs occupations comme s'il n'en fût rien. Nî constate maintenant seulement, que le pan gauche de son boubou avait brûlé. « Encore le gauche ? Je suis prisonnier de mon sort !... »

Comme Paris, Faralako possède son marché. Dans tous les marchés du monde, il y a le vendeur et l'acheteur. Ici, comme aux Halles de Paris, comme partout ailleurs, on prise à vue d'œil et l'on marchandé ; on discute et l'on se dispute même pour en venir ensuite à une concluante tape d'amitié. Il a suffi que Ní ferme les yeux pour se croire, un moment, à Paris...

En fait de halles, Faralako possède une dizaine de vastes hangars couverts de chaume, chacun étalant ses spécialités avec ordre, goût et séduction.

L'apprenti forgeron écrase deux soufflets en peau de bouc cependant que son maître, vigilant, présente des serrures, des portes, des dabs, des hoes et des sabres.

Le bijoutier prône ses parures d'or et d'argent : colliers bagues et gros bracelets.

Le cordonnier crache sur une peau tannée, dessine le contour d'un pied posé sur une planchette.

Le tailleur mâche bruyamment sa noix de cola, prend des mesures et fait des coupes avec une approximation professionnelle.

Le dioula vocifère au-dessus de ses tuelles, ses pagnes et ses pacotilles.

Le tisserand chante pour accompagner sa navette ; à côté de lui s'affairent les marchands de paniers, de ficelles et de sacs.

La division du travail a un fondement sociologique et non point professionnel. Si, à Paris, le fils du boucher peut être ingénieur, docteur, avocat ou artiste, à Faralako, le fils du forgeron est forgeron et il épouse une jeune fille de sa caste. De même, on ne devient pas, mais on naît djéliba, tisserand, cordonnier, bijoutier, potier, puisatier, etc...

A force d'épaules et de coudes, Nî s'est insinué dans cette foule compacte et multicolore qui grouille depuis le plus jeune matin et que le coup de tonnerre vient d'affoler.

Grelots d'animaux domestiques, piailllements d'enfants, hurlements de chiens efflanqués, mugissements de forges et vacarme de boucherie sont cimentés par le jacassement des femmes qui vont et viennent, gesticulent et se disputent ou tapent des mains...

Nî a rejoint sa mère et achève de lui faire le vivant récit de ce qu'il vient de voir et entendre.

— N'est-ce pas un miracle ? demande-t-il à Nâ.

— Mon enfant, dit Nâ calme, tout est miracle au monde. Comment se fait-il que l'homme respire, que l'homme pense, parle et vive ? N'est-ce pas la plus belle et la plus étonnante des merveilles ? Voilà un miracle auquel tu dois songer ton existence durant.

Des femmes le montrent du doigt et se livrent à d'interminables commérages.

— Nî, écarte-toi un peu, dit Nâ, les clients passent et repassent devant mon étalage.

— As-tu vendu ? demande Nî.

— Makalé m'a pris du savon, dit Nâ un peu gênée.

— Alors, tu attends qu'elle revienne ? Les gens te prennent en aversion, pourquoi veux-tu qu'ils désirent ta marchandise ?

— Mon enfant, retiens ce proverbe : Le mensonge a beau se lever avant le chant du coq, la vérité le rattrapera avant la tombée du jour.

— Je veux que tu rentres avec moi !... J'oubliais de te dire : Faralako-Mansa demande à me voir.

— Faralako-Mansa ? s'étonne Nâ.

— Oui !

— Quand ?

— A l'instant même.

— Pourquoi ?

— Je ne sais.

— De qui l'as-tu appris ?

— De Malick.

— Malick ? C'est curieux !... Sois respectueux, mon fils, en parlant au Mansa. On dit à Faralako : tel enfant, telle mère !... Surveille mon étalage, je vais payer du poisson frais. C'est du bon poisson qui nous vient de Kankan...

— Souhaite plutôt, qu'on te vole le reste de tes marchandises, se dit le jeune homme en nouant le pan brûlé de son boubou...

Nâ est revenue bredouille.

— Plus rien ! souffle-t-elle.

— Nâ, tu es en train de te griller au soleil, lui fait remarquer Nî, et les gens se moquent de toi !

— De moi ? Penses-tu ! Comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire.

— Rentrons, je t'en prie ! Désormais, tu fileras du coton ou tu resteras au champ. Regarde, ta voisine a trouvé du poisson !

— Oui, mais il n'y en a pas pour nous.

— Pour une fois, laisse-moi te faire justice.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, Nî !

Le jeune homme fonce droit sur la marchande de poisson.

— Du poisson, et dépêchons ! menace Nî.

— Ta mère est déjà venue. Tout est pris, dit la marchande effrayée.

— Du poisson ! M'entends-tu ? insiste Nî.

— Je jure par Allah qu'il ne m'en reste même plus une écaille !

— Je sais faire marcher les tortues de ton espèce ! Vends-moi du poisson, et tout de suite !

La marchande regarde à droite, à gauche et profite du moment où personne ne les voit pour servir Nî.

— Mon fils, dit-elle, pardonne à ma lâcheté. J'ai eu peur de vendre à ta mère. Nous avons reçu un mot d'ordre. Et tu sais combien les femmes ont la langue pendue !

— Oui, je sais... A quel jour remonte ce mot d'ordre ? demande Nî.

— A... environ cinq hivernages. Peu de temps après ton départ pour le pays de ton père.

— Qui vous a donné cet ordre ?

— Mon fils, prends ton poisson et sauve-toi avant qu'on nous remarque. Fais-en cadeau à ta mère de ma part. Dis-lui qu'elle n'a pas que des ennemis au village. Nombreuses sont les femmes qui pleurent pour elle, dans l'ombre de leur case.

— Tout le réconfort est pour moi ! dit Nî, ému. As-tu des enfants ?

— Douze comme toi, mais tous des vauriens !

— Je vois, murmure Nî.

— Une mère ne peut jamais étouffer son cœur, poursuit la marchande d'une voix tremblante. Un enfant lui rappelle toujours ses enfants.

— Accepte, je te prie, cette modique somme de vingt-cinq francs, dit Nî en lui tendant un joli billet neuf.

— Vingt-cinq francs ? s'étonne la marchande. Tu m'en donnes de trop, mon fils ! Le poisson coûte dix francs...

— Mère, c'est le moins qu'un fils puisse faire pour une femme aussi mère que toi.

Nî camoufle le poisson dans son boubou et se sauve. La marchande émue le regarde partir...

— En as-tu trouvé ? demande Nâ.

— Non ! J'ai dû prendre de la viande au boucher.

— Tant mieux !

— Rentrons !... Nî siffle un portefaix qui refuse d'offrir son service. Aussi bien, est-il obligé de lui tirer les oreilles « — Comment ! Toi aussi ? Veux-tu que je t'apprenne à bêler avec les moutons ? ». Nî lui colle une pièce de vingt sous et charge sa tête rendue chauve par l'érosion des lourds fardeaux. « — En route ! et que ça trotte ! ». S'approchant ensuite de sa mère, Nî lui raconte l'histoire de la marchande de poisson : « Pour partager ton isolement, conclut-il, la marchande t'a offert ce poisson ».

— Allah protège ses enfants ! dit Nâ en enveloppant le poisson dans un fichu.

A l'autre bout du chemin, un vieillard impotent chante les louanges de la misère.

« Seigneur

Qui commandez le jour et la nuit

Le vent et la pluie

Seigneur

Qui connaissez le secret des hommes
Des oiseaux, des fourmis
Seigneur
La journée va commencer
Seigneur
Les esprits sont surchauffés
Seigneur
Je ne sollicite point la profusion
Seigneur
Rendez-moi les dix sous de chaque jour
Rendez-moi la petite poignée de riz
Calmez la brûlante soif de ma misère
Amina ! »

Passé un El Hadje richement accoutré,
muni d'un long chapelet et flanqué d'une suite
non moins brillante. Le vieillard chante à pleine
voix :

« Donnez à Dieu
Donnez à son prophète
Donnez au pauvre
Paix dans votre cœur ! »

Le saint homme prend la main gauche du
vieillard, psalmodie quelques précieux versets
du Coran et lui prodigue une importante somme
de bénédiction. Le pauvre mendiant, remuant
la tête, murmure tout bas : « Comme si les
bénédictions pouvaient étancher une soif ; assou-
vir une faim !... »

Nâ, qui vient seulement de voir le vieillard, lui glisse discrètement les dix sous contre lesquels Makalé avait échangé du savon.

— Je ne t'ai rien demandé, moi ! s'indigne le mendiant. Je n'ai besoin de rien ! Qui t'a dit que je suis un mendiant ? J'attends mon fils. N'ai-je plus le droit de prendre du frais à l'ombre de cet arbre ?

— Prends ça, pauvre diable ! dit Ni exaspéré. A ton âge, ne sais-tu pas encore qu'un homme ne peut jamais avoir faim pour un autre ? Il mē souvient de cette fable de Grand-mère que je m'en vais te conter :

« Les tracas de la journée récapitulés
Ceux du lendemain esquissés
L'angoisse à son chevet entassée
Un pauvre homme
Dans la misère enveloppé
Maudissait sa couche,
Allah interrompit son imagination
Et lui dépêcha un ange.

— Qu'attends-tu du seigneur miséri-
[cordieux
Que tant de fois tu as invoqué ? dit
[l'ange.

— De l'argent ! fit le pauvre.

— Et le bonheur éternel, répliqua
[l'ange.

— Allah me pardonne !
Le voyage est long et pénible,
J'ai besoin de le préparer !
A cet effet,
Une provision m'est indispensable.
— Eh bien !
De l'argent, tu en auras !
Notre pauvre devenu riche
Fit tant
Qu'à sa mort,
Son âme allégée
Aux côtés du Prophète
Trouva l'ombre éternelle ! »

Ni termine sa fable sur un ton très dur pour le mendiant.

— En attendant, ajoute-t-il. prends ces dix sous !

Le vieillard confus, regarde autour de lui pour se rassurer qu'il est à l'abri des méchants regards.

— N'aie pas peur, le mot d'ordre est levé ! lance Ni.

— Merci ! Que le Seigneur...

— Arrête ! intervient Ni. Les hommes nous ont suffisamment gratifiés de malédictions.

— Partons, Ni ! ordonne Nâ percée au cœur par l'intransigeance de son fils. Châtie ton langage, lorsque tu parles à des personnes d'un

autre âge, dit-elle. Ce vieillard est innocent : il est victime de la duplicité des hommes. Et puis, tu n'as pas du tout compris la fable de Grand-mère. Avant que je te mette au monde, nous ne connaissions pas l'argent, et pourtant, nous étions si heureux !... L'argent est le venin de l'amitié. Une maman préfère son enfant à tout l'or de la terre. Le dévouement d'un enfant à sa mère vaut plus d'un pèlerinage à la Mecque. La soumission d'une femme à son mari suffit pour lui ouvrir les portes du Paradis. Ne minimise pas les hommes. Abaisse-toi ! Mets-toi à genoux devant ton peuple, il t'élèvera et tu luiras dans le ciel comme un soleil...

De petits enfants, dodelinant du ventre, courent au-devant de Nâ qu'ils aiment tant, parce qu'elle prodigue des caresses et donne souvent de la menue monnaie. Cette fois, Nâ distribue des bananes. Une mégère, indignée, appelle son gamin, le plus efflanqué de la meute, lui arrache sa banane et lui administre une paire de gifles.

— Tiens, vieille sorcière ! lance-t-elle à Nâ. Attends qu'on te demande l'aumône !

Nâ reçoit la banane sur l'épaule.

— Allah te pardonne ! murmure-t-elle. Elle ramasse la banane et se la partage avec Ni...

PLANTES à feuilles imbriquées ? Plantes à ?... Ni s'interroge sur les termes d'une circulaire émanant de Conakry et dont il vient de lire un extrait dans une lettre adressée, hier, au Faralako-Mansa par l'administration de Kankan.

Dans un magnifique sofa, étendu, le vieux Mansa couve Ni de son inquiétude attentive, la tête lourdement appuyée sur sa main gauche.

La grande case des réceptions est vide. Tous les notables sont rentrés chez eux et font la sieste, dans leur cour, sous le feuillage bénéfique d'un manguier ou d'un oranger.

Seul le doyen des djélibas demeure habituellement, sur une peau de mouton, au pied du maître. Ce djéliba est, d'ailleurs, le plus accessible des courtisans. Et, s'il entretient, parfois, des conversations légères et plaisantes, il est, avant tout, un sage et un historien, ce qui lui a valu d'être le confident du Mansa.

Ni est très perplexe ; il se demande comment traduire la décision de l'administration en sa langue maternelle.

— Le Commandant, dit-il, vous interdit de planter du mil et du maïs autour de vos cases.

— Pourquoi donc ? demande le djéliba.

— Pour aider à la lutte contre le paludisme, explique Ni.

— Je veux bien, dit le Mansa, mais alors, que le Commandant me donne du mil et du maïs, de quoi nourrir tout le canton pendant la sécheresse.

— Le Commandant réfléchit-il, avant d'écrire ses lettres ? s'indigne le djéliba.

— Qu'il s'inquiète plutôt pour ses Blancs de Kankan. Le paludisme ne tue pas le Noir, dit le Mansa.

— Le quinquéliba pousse dans tout le pays, plaisante le djéliba.

— Les Blancs de Kankan continuent de planter et d'arroser des fleurs dans leurs maisons ! ajoute Ni.

— Kabaco ! s'exclame le djéliba.

— Mon fils, dit le Mansa grave, terminez vite vos études et venez nous libérer de ce régime !... Quand je pense que le pays est divisé alors que nous aurions mieux fait de nous unir !

— L'autorité nous divise, nous oppose les uns aux autres pour mieux nous asservir, explique Ni.

— Le pays tout entier est divisé en de nombreux groupements de races et d'opinions : Soussous, Foulahs, Malinkés, Kissis, Thomas, dit le djéliba d'une voix pleine de détresse. La nouvelle politique oppose le père à son fils, la mère à sa fille, l'ami à son ami, le voisin à son voisin. La haine se traduit par des bastonnades et, très souvent, par des coups de sabres ou de fusils. Les Blancs veulent mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce... Lorsque sur votre chemin vous rencontrez des fourmis magnans et que, par mégarde, vous en piétinez une, la colonne en marche vous monte sur les jambes et dans le boubou. Quel moment désagréable ! Et pourtant, il ne vous coûte rien d'écraser une de ces fourmis prises isolément !

— Mais, pour la colonne entière, il faut des bombes ! ajoute le Mansa qui se racle la gorge et poursuit : Le Commandant m'a dit, un jour, à la réunion des chefs : « Vos étudiants sont jeunes et leurs paroles insensées ».

— Il oublie que le nourrisson sent la douleur de sa mère ! dit le djéliba.

— Oui. Parce que nous avons compris notre situation, celle du pays ! dit Ni.

— Até ! s'exclame le djéliba bavant d'admiration devant la logique du jeune homme.

— Voilà qui nous reconforte, dit le Mansa.

— Vous cultivez une terre que l'on appelle

« colonie », explique Nî. Le Blanc qui vous fait travailler se nomme le « colon » et son pays la « métropole ». Ce Blanc vous impose une façon de vivre et un régime, le « colonialisme ». Les pays, comme le nôtre, enchaînés dans une même fidélité, constituent l'« Union Française ». Il y a des Blancs, trop gourmands, qui vous fouettent journellement afin de tirer le plus grand profit de vos muscles. D'autres, au contraire, vous souriront. Ne vous laissez point prendre : il n'y a pas de soleil chez eux, c'est le soleil d'Afrique qui les fait sourire. Ils vous fixeront des médailles sur la poitrine parce que, disent-ils dans leurs livres, vous aimez les couleurs vives, vous êtes de grands enfants et ne savez pas dire non ! Bons ou mauvais, ce sont tous des colons. Ne faites aucune différence entre les uns et les autres.

— Le vieillard dit souvent dans sa barbe : « C'est pour mieux les ronger que la souris souffle sur vos pieds ! »

— Il y a très longtemps, que dis-je ? Il y a cent hivernages, poursuit Nî, les Blancs venaient dans notre pays prendre nos grands-pères pour les vendre, comme esclaves, en Amérique. Pour vous donner une idée, les Noirs qui vivent en Amérique sont dix fois aussi nombreux que tous les habitants de la Guinée réunis.

— Quoi ? s'étonne le djéliba.

— Notre pays est riche, très riche, poursuit Ni. Nos terres sont rassasiées d'or, de diamants, d'aluminium et de fer. Nous avons des fruits à volonté et quoi encore ? Ne vous méprenez point ! Les Blancs connaissent les moindres recoins de notre sol. La preuve, ils s'y sont installés par la force et ils ne sont pas prêts de partir. Donc, des étrangers sont venus chez nous ; ils ont occupé notre pays et nous font travailler à cent francs par jour : voilà notre situation.

« Nous parlons le Soussou, le Malinké ou le Peulh. Le Blanc ne nous comprend pas. Alors, il fait construire quelques écoles où sont formés des commis qui tiendront ses registres, des instituteurs qui feront ses interprètes et des médecins qui soigneront les muscles dont il a tant besoin. Et il prétend nous apporter la civilisation !

« Nous civiliser ? Dans leurs livres, ils ont écrit : « Les Blancs n'ont pas à chercher des excuses à leur présence en Afrique. Ils sont chez eux comme en Europe parce qu'ils sont hommes sur cette terre ».

« Nous interdire de planter du mil et du maïs ? Nous obliger à acheter leurs boîtes de conserves !

« Nous acheter un kilo d'arachide à dix-

sept francs et le vendre, en France, à cent quarante francs ? Voilà la civilisation !

« Des enfants abandonnés, la syphilis, la tuberculose ? Voilà la civilisation !

« Des ponts, des routes et des rails pour vite chercher nos produits et charger, au port, des bateaux qui fument ? Voilà la civilisation que le Blanc nous apporte !

« Et puis, nous sommes des citoyens. Et puis, nous avons des députés, sans parler de la Légion d'Honneur !

— Mon fils, la vérité est nue comme le jour ! dit le vieux Mansa.

— Oui ! Un peu plus nuancée, tout de même, que votre soleil abrupt ; mais, au fond, c'est bien cela ! dit Nî.

— Comment les Blancs qui vivent en France se comportent-ils à l'égard des Noirs ? demande le djéliba.

— Les Blancs de France sont différents de ceux qui viennent à la colonie, répond Nî. Paris est la seule ville au monde où tous les hommes soient véritablement égaux et sans couleurs. Le peuple de France ignore absolument nos misères, il ne connaît de notre pays que ce que lui en disent les récits souvent mensongers des livres.

« Je dois dire aussi que le peuple de France souffre autant que nous.

— Les Blancs souffrent ! s'étonne le Mansa. Je n'en crois pas mes oreilles !

— Comment se fait-il que les Blancs souffrent, les Blancs qui ont fait l'argent, l'automobile et tant de machines qui marchent, courent, volent, parlent, chantent ou pleurent comme des hommes véritables ? demande le djéliba ahuri.

— Pourtant cela est facile à concevoir. En France, une poignée d'hommes, oisifs et égoïstes, détenant l'autorité et les richesses du pays, exploite, opprime et asservit le peuple qui trime et se rompt au labeur, à la lutte pour la survie.

« C'est ainsi qu'en France, la misère règne et sévit comme, autrefois, nos grandes endémies africaines...

« Ce sont d'ailleurs ces mêmes Blancs, riches et puissants, qui font travailler les gouverneurs, les commandants et tous les autres sicaires Blancs que vous voyez, chez nous, agir au nom de la France.

— Bissimilaï ! lance le djéliba.

— Nous devons donc travailler avec acharnement et reconquérir notre souveraineté nationale, poursuit Nî. Et notre libération entraînera à coup sûr la libération du bon peuple de France que nous avons toutes les raisons d'aimer.

— Comment allons-nous entreprendre notre libération alors que nous n'avons même pas un fusil ? demande le djéliba intrigué.

— Nous devons proscrire les armes de notre programme de libération ! dit Nî. C'est par le travail et la sagesse seuls que nous pourrons rompre valablement les chaînes asservissantes qui rongent nos cous et nos articulations.

« Oui, notre travail sera cette activité rationnelle que nous impose la lutte contre les exigences quotidiennes. Mais, notre travail sera aussi, et au même degré, dans le déploiement de sommes considérables d'efforts sur nous-mêmes pour d'abord, préciser notre individualité et, ensuite, prétendre à renforcer celle des autres.

« Le courage, l'endurance, la persévérance, la prévoyance, la continence, la générosité, le désintéressement et le renoncement sont autant d'éléments de la sagesse ancestrale qui doivent guider, étayer, nourrir et entretenir nos actions quotidiennes. Car la libération d'un peuple, comme le nôtre, ne s'accomplira jamais sans lutte, sans efforts et sans sacrifices que la génération présente doit consentir à payer pour les générations futures.

— Si nos enfants qui font des études sérieuses revenaient, un jour, avec les mêmes titres que les Blancs, notre problème n'aurait-il pas trouvé sa solution ? interroge le Mansa.

— Une solution ? Plutôt un moyen de nous conduire efficacement à notre libération, répond Nî. Mais cela ne suffit pas !

« Plusieurs Africains ignorent le caractère véritable de la civilisation qu'il veulent assimiler. Ils pensent que c'est par sa technique que la race blanche est supérieure à la race Noire. Je ne crois pas qu'ils soient dans le vrai en raisonnant ainsi. Je pense plutôt que, derrière la technique des Blancs, il faut apercevoir autre chose, une certaine manière de penser et de raisonner. J'ai la profonde conviction, quant à moi, qu'on n'assimile pas l'essentiel d'une culture quand on n'en prend que les réalisations, les instruments. Nous devons surtout apprendre à nos frères à raisonner tout en ne perdant point de leur cordialité et de leur générosité africaines. La notion de souveraineté nationale est, il faut le dire, une notion très délicate, très dangereuse même ! Que penser des peuples qui, ayant récemment accédé à leur indépendance, foulent aux pieds les règles fondamentales de la vie internationale ?

— Le Commandant nous a parlé aussi des possibilités d'une association Blancs-Noirs. Que faut-il en penser ? demande le Mansa, fier de poser un problème aussi grave à un enfant de son village.

— C'est possible et c'est même normal, répond Nî. Mais notre pays ne doit envisager de s'associer à aucun pays sans qu'il ait, au préalable, affirmé sa personnalité : tous les peuples du monde entier doivent, avant toutes choses, re-

connaître d'abord que les Noirs d'Afrique ont, eux aussi, une terre, une histoire et une culture dont les formes d'expression sont originales et spécifiquement africaines ! Après quoi une libre association s'imposera à nous. A ce moment, et à ce moment seulement, nous porterons notre prédilection sur le peuple ami de France.

— Nos cœurs ont puisé leur raison de vivre dans la justesse de tes paroles, dit le djéliba. Mais notre peuple a-t-il des représentants sûrs, intelligents et désintéressés que, tous ensemble, nous pouvons suivre sans nous fourvoyer ?

— Bien sûr ! Notre pays a connu des hommes intelligents, courageux et honnêtes.

« Allah qui veille sur nous, montre encore à nos yeux d'autres grands chefs Noirs comme Houphouët-Boigny, Senghor, Lamine Guèye, Modibo Keïta... Malheureusement, ces lumières brillent isolément dans les ténèbres ! Ces grandes figures africaines nous achemineront sûrement vers notre accomplissement. Encore faut-il qu'ils se réunissent, un jour, autour d'un même programme de libération !

— Puisse Allah insuffler dans le cœur de ces nobles enfants la volonté de se donner la main dans l'intérêt des pauvres et des faibles créatures que nous sommes, nous, les Noirs ! imploront le Mansa et le djéliba...

AU champ, Makalé et ses trois jeunes sœurs chassent les oiseaux. Avec sa fronde, Kalé fait montre d'une adresse remarquable.

Le dard du soleil tropical devient insoutenable, un vent chaud grille les jeunes épis de fonio et brûle les narines. C'est le moment ou jamais de nager dans le courant du ruisseau.

Makalé intime des ordres à ses jeunes sœurs :

— Vous autres, attendez à l'ombre de ce manguier ! Chantez et criez à tue-tête pour effrayer le moineau ! Allons ! Gare à vous ! Si vous bougez...

Allègrement, Kalé laisse glisser son joli pagne bariolé. Adorable fille du jour ! Superstitieuse ? Elle compte sur ses doigts les quatorze nœuds blancs et noirs d'un fil qui respire autour de sa hanche ronde et pleine. « Aucune

erreur, se dit-elle, ils y sont tous, mes quatorze hivernages ! » Elle se surprend en train de ne penser à rien. Elle sourit. Indéfinissable sourire que le sourire moite des lèvres crues de la belle Makalé !

Son visage ambré laisse sourdre un doux regard sur deux seins la veille éclos. Une lumière, plus vierge que la crudité du jour, coule sur le grain uni de sa peau fine. Timorée ? Souffle onduleux et léger, effleurant à peine de ses menus pieds la montueuse crinière du champ, Makalé court livrer toute sa pudeur à l'eau fraîche du ruisseau...

Soudain, de grands cris désespérés poussés par les enfants affolés : « Serpent ! Serpent ! »

Makalé sort précipitamment de l'eau pure, arrache une herbe verte et la frotte sur son corps. Pour Kalé, la nature n'a plus de secret ; pour la nature, Kalé n'a plus de secret ! Elle accourt vers les enfants piétinant et gesticulant de frayeur...

Une vipère à la tête singulièrement parée de coris ! Makalé jette l'herbe devant l'animal qui s'immobilise aussitôt.

La vipère est-elle paralysée par la senteur de la balsamique verdure ? En pareil cas, le serpent remue la queue et cligne des yeux. Cette fois le monstre est envoûté par la beauté de l'ange noir car, pour qui la connaît, la peau moi-

FARALAKO

123

rée de Makalé possède dans ses mille reflets changeants, une vertu dormitive capable d'annihiler le poison le plus pernicieux. Elle prend l'offrande et l'enroule autour de son cou dont les plis recèlent tant de grâce !... « Voyez, mes enfants, dit-elle, ce n'est plus qu'un joli collier ! »



l'autre versant de la colline, Nî et Sory sont en sueur.

— C'est laborieux, souffle Nî en laissant tomber son sabre.

— Plutôt curieux ! renifle Sory. Moi qui te croyais rouillé ! Nî, après cette prise de contact, tu peux défier le diable.

— Ne dis pas de bêtises ! Je suis fatigué comme un chien battu.

Nî ôte son boubou, se jette dans le courant du ruisseau et Sory en fait autant.

— J'ai graissé le vieux sabre de Grand-père, dit Sory en lançant de l'eau au visage de Nî.

— Rajeunis-le, il pourra toujours servir à couper du bois, dit Nî en réapparaissant à la surface de l'eau. J'ai le pressentiment qu'il y aura à faire demain : la main gauche me démange !

— Ne t'inquiète de rien. Ce matin, pour conjurer le malheur qui pourrait planer éventuellement sur nos têtes, j'ai enfoui, à la croisée de trois sentiers, trois noix de cola : deux rouges et une blanche.



ASSIS sur une termitière, le regard dans le soleil couchant, au delà du repos où Grand-père et Grand-mère dorment du dernier sommeil, Nî attend Makalé qui ne vient pas.

Sur les nuances multiformes des confins du ciel, Nî voit défiler toutes les actualités de cette journée finissante, plus longue et plus chargée que la précédente...

Nî attend toujours. Quelle imagination bousculée ! Il assiste à l'enterrement de Grand-mère, à celui de Grand-père. Eh ! quoi ? L'un après l'autre, il vient d'ensevelir tous les habitants de Faralako, excepté, naturellement, Nâ, Astou, Kalé, Sory et le vieux Tidiani... Miracle : Nî ressuscite tous les morts du village ! Sonnez, trompettes célestes ! Je suis le Messie ! Debout, les morts, voici le Jugement Dernier ! Au nom de tous les prophètes, et sans discrimination aucune !... Que dis-je ? Des prophètes ? Une erreur

de registre ! Ils n'ont jamais eu de prophètes, ces gens-là : ce sont des Nègres ! Enfin, vivifions toujours pour ne pas décevoir leurs espérances. Mais, le péché de la peau n'est-il pas énorme ?... Comment ! Ils s'en vont ? Les morts disparaissent dans leurs tombes ! Où filez-vous ? Arrêtez ! Arrêtez-vous dis-je ! Attendez-donc ! Qui vous dit que vous serez tous damnés ? Plus personne ! Répondez ! M'entendez-vous ? Tant pis pour vous ! Que vois-je ? Des hommes vêtus de grands boubous brodés de sangs. Des hommes armés de longs sabres et montés sur des destriers ailés. Un âne blanc tire. Que traîne-t-il ? Que ?... Une jeune fille aux seins hérissés de sept fois sept lances meurtrières. Ma... Mak... Makalé ? Arrêtez ! Ar - rê - tez !

Nî semble entendre de grands cris venus de partout. Des effrits champêtres sans doute révoltés ! Il pousse de longs gémissements, s'effondre, se roule dans l'herbe languide et s'immobilise sur le dos. Un dernier rayon de soleil s'attarde sur le bijou de sa poitrine haletante de frayeur...

Un appel lointain déchire le silence : « Nî, ô ! » L'écho rebondit sur le ruisseau. L'écho rebondit sur le champ. L'écho rebondit sur le cœur engourdi de Nî. L'écho rebondit à nouveau sur le champ et l'écho s'écrase en silences dans les mornes solitudes de la colline.

Sur un monticule perchée, les yeux perdus dans l'indifférence de la nature, Makalé cherche son Nî.

Elle lance un second appel plus fort et plus long que le premier. Elle cherche encore. Elle court. Elle s'arrête. Elle court. La salive sourit dans sa bouche. Elle cherche toujours. La brise du soir, légère et vagabonde, caresse son corps ruisselant de désespoir. Soudain, une forme blanche dans la clarté vespérale : Nî !

Le pas affolé, labourant la plaine, Kalé court vers Nî et se jette à genoux, le corps penché sur son « âme ».

— Nî ! Nî !

Elle sourit et son sourire se mire sur les lèvres de son bien-aimé qui la boit maintenant du regard, lui caresse les cheveux et le visage.

— Kalé, chuchote-t-il, ne t'inquiète plus. Tu es là, je suis guéri !

Makalé s'assied et accueille la tête de Nî sur ses jambes allongées. Nî, qui sort d'un cauchemar, se frotte encore les yeux.

— Kalé, dit-il, je viens de loin, très loin. O Adama ! O Awa ! O Péché Originel !

— Qu'y a-t-il ? interroge Kalé inquiète.

— Rassure-toi, ma fille, tu es immortelle ! Qu'il est cruel d'attendre !

« Attendre, pour le prendre dans son vol, l'oiseau qui chante sur la verte branche !

« Attendre le temps qui s'arrête, le bonheur dont les ailes s'effritent !

« Attendre la bien-aimée qui ne vient pas !
Oui, Kalé, il est cruel d'attendre l'amour alourdi par le péché, mais il est doux d'attendre son dieu ! O Adama ! O Awa ! O Péché Originel !

— Arrête Nî ! Chaque goutte de tes larmes tombe comme un brasier dans mon cœur.

Kalé, ne pouvant plus se retenir de pleurer, sanglote :

— Aurais-tu quelque doute sur moi ? Serais-tu jaloux ?

— Ne sois pas stupide. Moi qui te croyais morte.

— Morte ? Tu deviens fou !

— L'étoile filante de la nuit dernière...

— Ça suffit ! intervient la jeune fille qui, enivrée, éponge la sueur du front de Nî et s'en enduit le visage.

— Kalé, pourquoi as-tu le corps si chaud ?

— Parce que je... parce que je vis ! Ecoute, Nî ! Quelqu'un chante.

— Sory ?... Oui, le nouveau chant qu'il a composé à la pureté de ton corps et à la vertu de ton cœur.

Maçalé, au comble du bonheur, éfaufile son pagne.

— Sait-il que nous sommes ici ? demande-t-elle à Nî qui se dresse sur ses deux jambes.

— Quelle importance ? Il glâne du menu bois pour Nâ.

— Rentrons, Nî, la nuit est là ! Elle se lève et poursuit : — C'est demain la Danse des Sabres !

— Je le sais. Ton choix n'est-il pas fait ? Il lui prend machinalement la main gauche et marche à ses côtés.

— Non ! lance Kalé. Nî, oublions le passé. Veux-tu ? Mon choix sera fait demain et pas avant.

— Alors, je ne serai pas à la danse.

— Il faut que tu viennes ! Mes parents y seront...

— Samaké aussi ?

— Nî, surtout !

— Je viendrai donc. Mais, j'avoue que je ne sais plus jouer du sabre comme il y a de cela sept hivernages.

— Depuis le temps que tu es à Paris ! L'on oublie bien des choses auprès des madames.

— Que veux-tu insinuer ?

— Rien. Ta peur bleue des jolis sabres en bois incrusté d'ivoire !

— Plutôt, des sabres en acier camouflés dans des gaines de bois !

— Nî, les fétiches bourdonneront ! Ma fronde sifflera !

— Kalé, la volonté d'Allah s'accomplira !

Et l'unisson des baisers et des caresses emplit l'ombre moite du crépuscule.

DANS la grande case familiale, Fanta et Samaké guettent l'arrivée de Makalé.

— Le monde marche à reculons ! s'exclame Fanta. De notre temps, les jeunes filles se tressaient les cheveux, pilaient du riz, puisaient de l'eau et se couchaient avec les poules pour se lever avant le soleil.

— Mère Fanta, dit Samaké, je crois que Makalé a toujours su conserver, sur son corps et dans son âme, la beauté et le charme de nos traditions.

— Tu es trop complaisant, mon fils. Je te parle de la belle époque où le désir d'une mère était un ordre pour sa fille.

« Nous nous mariions à treize ans et, il ne s'est point agi pour nous de choisir un fiancé !

La Danse des Sabres avait une noble signification. Elle confirmait l'intangible volonté de nos parents.

« Aujourd'hui, loin de nous traiter avec respect, les jeunes gens tournent nos conseils en dérision et font fi de notre choix.

— Evidemment, mère Fanta, je comprends ta peine. Mais ne désespérons guère, la poudre de Kanfila produira bientôt ses effets.

— A propos, mon fils, la préparation de cette poudre m'a causé beaucoup de dépenses. Elle a impliqué des cheveux de Makalé et quelques gouttes de l'huile dont elle s'enduit le corps. Je sais que tu es très généreux. Oh ! j'aurais dû avoir honte de te parler encore d'argent, toi qui nous a tant obligés, mon mari et moi ! C'est demain la Danse des Sabres. Nous avons dû inviter parents et amis d'alentour pour leur signifier notre choix...

— Cinq billets de mille suffisent-ils ?

— Mon fils, sans te parler des parents, les amis sont si gourmands !

— Dix mille ?

— Mon fils, tu gaspilles !

— Penses-tu ! C'est la moindre des choses. Une jeune fille comme Makalé vaut bien tous les trésors du monde !

— Off ! Makalé est indigne de toi. Allah te bénisse et tue le petit Blanc de Nâ.

— Amina ! dit Samaké en se frottant le visage comme le font les villageois lorsqu'ils se réjouissent des bénédictions ou des souhaits qui leur sont prodigués.

— La main de ma fille, ajoute Fanta au paroxysme de la joie, te sera toujours destinée. D'ailleurs, la poudre est excellente ! Elle est conforme aux prescriptions du grand Kanfila. Te souviens tu de son emploi ? Attention !.. Kalé est là ! Je cours chez ma voisine dit-elle en se levant précipitamment. N'as-tu pas cinq cents francs ? Je veux payer ma dette en rentrant chez elle. Si tu savais ! La pauvre femme parle de toi à longueur de journée. Elle ne te veut que du bien.

— Prends donc ce billet de mille.

— Mon fils, tâche de lui tirer quelque chose, ce soir. Sois dégourdi, et ne te décourage point. A force de caresses et de douceurs, tu parviendras au résultat que nous espérons tous. N'oublie pas surtout de lui offrir un de tes jolis billets. Bonne chance !

Makalé entre en courant.

— Comment ! dit-elle étonnée. Toi, ici ? Bonsoir, Samaké.

— Bonsoir, sirène des champs ! dit Samaké avec cette emphase propre aux Manikamory qui ont vu la Sierra Léone et le Libéria. Ce soir, le hasard, que dis-je ? Ce soir, Allah m'appelle

en ce lieu et tout le bonheur est pour moi d'assister au charmant spectacle de la nouvelle lune.

— Nouvelle lune ?

— Oublions, mon ange, les quatre hivers durant lesquels tu as couvé en silence le mépris le plus parlant.. Aujourd'hui, ô nouvelle lune, tu décolles les lèvres pour me saluer ! Aujourd'hui, jour mémorable, Makalé me manifeste une attention particulière en exécutant une génuflexion ! Dois-je trouver dans ce don gracieux une marque d'affection spontanée, ou bien alors, une touche d'espoir flatteur ?

— Ma mère est-elle sortie ?

— Très loin d'ici. Aussi, m'a-t-elle offert de surveiller la case jusqu'à son arrivée.

— Où sont mes sœurs ?

— A la cuisine. Encore ton humeur revêche ?

— Et mon père ?

— A quatre lieues d'ici, chez des amis communs. Né prends aucune précaution, Allah a bien réglé cette rencontre... Kalé, que je brûle d'envie de te voir sous mon toit dans la solitude de nos quatre-z-yeux ! Mais pourquoi ce visage altéré ? Fais-moi bonne mine, je t'en prie !

— Samaké, je vais pouvoir, enfin, t'ouvrir mon cœur.

— Ouvre-donc, ouvre- moi les portes du ciel !

— J'aurais dû le faire depuis plus de quatre hivernages, mais j'avoue que le courage me manque encore.

— Avoir peur de moi, alors que tu es destinée à ma couche ?

— Il est difficile à une jeune fille dans ma situation, de piétiner l'autorité paternelle et de tiédir les affections qui l'entourent, car les yeux du monde s'attardent sur ses moindres gestes.

— Tu as tort de me juger à travers les extravagances de ta mère et les sautes d'humeur de ton père. Certes, je ne suis pas le héros de tes rêves, il s'en faut et de beaucoup, mais, suis-je pour autant le bourreau de ton cœur ?

— Samaké, je sais que tu as dépensé tous tes efforts, en argent et en assiduité. Je sais que tu as mis toute ta fortune à combler les envies de mes parents. Ce sont-là, Samaké, les raisons qui font que je doive t'aimer de toutes mes jeunes forces.

— Qu'est-ce que j'entends ? Je n'en crois pas mes oreilles !

— Oui, Samaké, désormais tu seras mon frère, mais rien qu'un frère !

Samaké, interdit, couve d'un lourd regard la jeune fille qui poursuit résolument :

— Depuis ton retour de Sierra-Léone, mes

parents ont agi, plus d'une fois, sur mes sens, afin que je te voie sous l'aspect qui répond à leur gourmandise, car, pour eux, je suis une somme d'argent qui doit produire des fruits. Samaké, tu es le seul homme au monde qui puisse me préserver des malédictions maternelles ! J'espère que tu ne tarderas plus, en les unissant, à réaliser le bonheur de deux amants qui souffrent de la soif d'un père cupide et de la stupidité d'une mère complice.

— Arrête, fille de l'enfer ! Tes sanglots sont loin de brûler les fibres de mon cœur... Je ne te connaissais point ce talent que je me permets d'admirer. Le petit Blanc t'a appris de jolis versets. Je me suis laissé dire aussi qu'il te nomme « Ange-Noir ». Quel dévergondage d'imagination ! Je te croyais plus intelligente, mais je me rends compte que tu es la naïveté incarnée. La poésie, ma belle, est sœur de supercherie et la prose, le langage des hommes qui ont le cœur sur la main. Ah ! Les femmes ! Vous vous laissez séduire par la magie des promesses. En somme, ce maître conteur t'a enveloppée dans des langes-fées ! Mais il a omis volontairement de te conter une délicieuse histoire qu'on trouve dans les livres des petits Blancs : « La chèvre d'un certain monsieur... » Aucune importance. En tout cas, j'ai bien peur que tu ne finisses, toi, dans la gueule d'une hyène !

— Samaké...

— Retiens ta langue de vipère ! Je veux que tu m'écoutes et que tu me laisses parler à ma guise. Depuis quand ce satané farceur, ce bâtard, doit-il renverser l'autorité de nos coutumes ?

— Bâtard, si tu veux, mais je l'aime, moi !

— Comment ? Ah ! tu l'aimes ! Que fais-tu de la dot qui bouge dans le gosier de tes parents ? Avec la cupidité de ton père et la gourmandise de ta mère, j'ai dû payer, moi, trente mille francs, trois cents grammes d'or pur, un coursier de vingt mille francs, des boubous brodés, des pagnes tissés, des camisoles, des bonnets, des samaras, des mouchoirs ! Et puis, de l'argent ! Encore de l'argent. Toujours de l'argent ! Les créanciers, les esclaves, les champs, les jours de fête, les impôts ! Quatre hivernages durant ! Non ! Non ! Il me faut ce joli corps dont le petit Blanc a fait une babiole ! Il me faut cette chair pour compenser plus d'un millier de services qu'emandés ! Amour, amour ! Tout cela est bien beau, mais à la limite qu'y a-t-il ? Dispense-moi de la réponse.

Par dessus tout, Samaké aime Makalé et espère en être aimé. La poudre de Kanfila doit faire ses preuves. Samaké réfléchit un moment, se lève, met la poudre sur son visage et court se jeter à genoux devant la « sirène des champs ».

— Kalé, accepte-donc ce joli billet de cinq mille francs. Ne me regarde pas de travers, je t'en prie... Le petit Blanc t'aurait-il convaincue aussi de la laideur des biens de ce monde ?

« Kalé, je ferai de toi une épouse à nulle autre pareille. Tu seras le modèle achevé de toutes les femmes et je jure, par Allah et cette cola que tu seras enviée des reines et des princesses blanches. Kalé, je suis las de demeurer dans l'attente, dis-moi quelque chose !

Il saisit Makalé par le pagne, se relève et tente de la caresser. Kalé se dérobe, frappe Samaké de son lourd bracelet d'argent, lui crache à la figure et se sauve.

— Va-t-en ! Bou ! lui lance-t-elle en courant.

— C'est demain la Danse des Sabres, rugit Samaké, j'aurai le dernier mot !

— Vole sur tous les toits faire aboyer tes sordides fétiches ! Allah seul aura le dernier mot ! Rejoins tes semblables, chacal déguisé !

Samaké sait maintenant que Makalé ne l'aime pas. « Il faut en finir avec le petit Blanc » grogne-t-il en grinçant des dents.

La Danse des Sabres est-elle son ultime espoir ? Samaké ne doute pas un seul instant de l'omnipotence de Kanfila. Aussi bien se hâte-t-il de rejoindre ses complices en la demeure du grand maître des sortilèges.

NI et Grand-père Tidiani poursuivent leur causerie à la lueur vacillante d'une lampe à huile dont la noire fumée emplit la chaumine de l'aïeul.

— Mon fils, dit le vieillard en mouchant sa petite lampe, l'homme ne doit jamais reculer devant une difficulté, fût-elle incommensurable. Chaque pas en avant est une victoire sur le destin.

— Grand-père, dit le jeune homme je donnerai jusqu'à mon sang pour épouser Makalé.

— Ton sang ? C'est trop dire ! Mon fils, veux-tu encourir la colère d'Allah ?

— Point du tout, Grand-père ! La beauté de Kalé me révèle chaque jour la perfection de son artisan.

— Si je comprends bien, tu es prêt à verser ton sang, mais la coutume qui doit nouer ta vie à celle de Kalé te répugne.

— La coutume ? J'accepte de la suivre comme toujours, mais pas sur tous les points.

— Pourquoi te rebiffer ? Tu épouseras Kaié et tu épouseras, aussi, une, deux ou trois jeunes filles de bonne famille. Il n'y a aucun mal et cela est tout à fait naturel.

— Grand-père, je ne peux pas épouser deux ou trois femmes.

— Pourquoi pas ? Tu m'étonnes mon fils !

— Je ne peux pas aimer trois femmes à la fois. Et puis, ça m'embarrasserait, plusieurs épouses.

— Tu distribueras, purement et simplement, tes soins et ton affection comme tout le monde, comme moi, comme feu ton grand-père !

— Inégalement ?

— La véritable égalité des hommes, des choses n'existe que dans l'écriture.

— Cette injustice est une forme de péché, Grand-père ! On le dit dans le Coran aussi.

— Je le sais. Mais, crois-tu, un seul instant, qu'un père puisse aimer ses trois enfants de la même manière. Le père et la mère ont toujours une prédilection pour tel ou tel enfant.

— Ce n'est plus la même chose, Grand-père. Le mari gâte sa femme préférée et complique l'existence des autres !

— Le mauvais mari !

— Les pauvres femmes, dans l'unique souci de plaire à leur mari, vont jusqu'à se livrer, involontairement, à la servitude. La rivalité les

pousse à des choses regrettables : querelles, fétichisme, empoisonnement, envoûtement, sorcellerie, etc...

— Mon fils, crois-tu que l'amour, au sens où tu entends le vivre avec Makalé existe vraiment ?

— Pourquoi pas Grand-père ?

— En tout cas, si tu le trouves chez les Blancs et ceux qui les singent, fais-moi signe. Dans les villes, combien de femmes trompent-elles leur mari et combien de femmes sont-elles trompées ? Combien de divorces ? L'adultère n'existe presque pas chez nous. Unique épouse ? Quel enfer ! La première passion mielleuse est un feu de paille. Très tôt, la même voix, le même pas et les mêmes défauts lassent l'esprit, émoussent les sens et crèvent la joie de vivre. Conséquences ? Les deux jeunes époux tombent dans la décrépitude avant l'âge et, pour tuer le temps qui pèse continuellement sur leur conscience, se livrent à l'alcool et au jeu, ruinent leur âme en lui créant des plaisirs factices. C'est, d'ailleurs, ce qui explique que l'on vende tant de bières et de vins dans les grandes villes.

— C'est vrai pour la majorité, mais je dois rendre justice à la vérité que j'ai rencontré de vrais, d'authentiques ménages « monogames » où l'amour et la fidélité réciproques sont une réalité. Certes, ce n'est pas une vie de facilité ;

elle exige une sérieuse discipline et de la foi, mais, dans ce cas, quelle réussite magnifique ! Dommage que ce soit rare. De toute manière, Grand-père, suivre aveuglément notre nature revient à nous livrer en servage à la férocité de l'instinct.

— A aucun moment, il ne s'est agi, dans ma pensée, de prescrire aux hommes les avilissements de l'instinct. Car il m'eût été combien plus facile de dire : « Ne vous mariez point ! » Mon fils, loin de moi cette sottise. Evidemment, tu es jeune et tu as l'avantage d'avoir plus d'imagination que moi. Néanmoins, apprend qu'une femme peut plaire pour un rien : son sourire, sa façon de regarder, la rectitude de son nez, l'éclat de son rire, la teinte particulière de ses cheveux et même un imperceptible grain sur sa paupière ! Ce sont autant de sources secrètes de jouissance. Avec plusieurs femmes, les qualités et les défauts se complètent ou s'annulent et le jeu des caractères aboutit à une harmonie, source intarissable de bonheur... Chez nous, épouser plusieurs femmes est aussi une nécessité vitale : tu n'ignores pas que la coutume interdit à une femme, et pour l'intérêt de son enfant, de dispenser des faveurs à son mari durant les deux hivernages qui suivent sa délivrance. Et Makalé n'en sera point exempte !

« Etre chef d'une famille nombreuse ? Le plus grand prestige d'un homme de Faralako !

« Pour nous qui sommes essentiellement des paysans, un père, des enfants et sept femmes dans un champ obtiennent par leur travail collectif et selon les lois naturelles de la division du labeur, de meilleurs résultats, une meilleure productivité.

— Sept femmes ?

— Je dis sept comme je peux dire vingt ! Le nombre de femmes varie avec les moyens dont dispose le mari. Est bien fou l'homme qui se surcharge d'une femme alors qu'il peut à peine nourrir sa petite bouche.

— C'est bien le cas du fonctionnaire des villes que je dois être !

— Mon fils, quoi qu'il advienne, garde-toi d'épouser une madame.

— Allah m'en préserve, Grand-père !

— Puisse Allah donner la même intelligence à tes camarades. Les madames feront de vous des chiffes, sans volonté et sans conscience. Laissez les madames chez elles. Vous n'avez rien à envier aux Blancs. Ah ! ces pêcheurs qui n'aiment point le poisson et ne quittent jamais le talus de la rivière ! C'est le cœur qui fait l'homme et non point la couleur de la peau. Tu me disais tantôt ce que les Blancs écrivent dans leurs livres. Ils parlent sans cesse de l'éducation de nos femmes.

— « Education » est impropre ! Nos fem-

mes sont bien éduquées ; elles ont reçu l'éducation de nos pères. Aucune Parisienne ne peut se vanter d'être aussi vertueuse que nos mères. Makalé est un exemple pour toutes les jeunes filles de son époque.

— Tu dis vrai, mon fils.

— Je préfère encore « Rééducation » !

— Mais alors, pourquoi cherchent-ils à rééduquer nos femmes ? La nouvelle éducation qu'ils nous proposent est-elle supérieure à la nôtre ? Cette femme porte un pagne et cette autre, une robe. Peut-on dire, pour autant, que celle-ci est civilisée et que celle-là ne l'est point ?

— Que non ! Les deux femmes sont toutes deux civilisées, mais appartiennent à des civilisations différentes.

— A quoi reconnaît-on la meilleure civilisation ?

— A ses éléments évolutifs, au progrès.

— La valeur du progrès se reconnaît au bien-être qu'il procure aux hommes. Un peuple qui fait des canons et des bombes n'est pas civilisé. Wonlaï, mon fils, ces gens-là sont gourmands. N'ont-ils pas assez de vider nos muscles ? De quel droit veulent-ils tuer nos croyances ? Ils ont vomi le Verbe et mis leur foi dans la bombe infernale. Ils ont proféré des injures à la face de l'Éternel et travaillent à la des-

truction des hommes. Leur race est décadente. Dans son désespoir, elle veut nous entraîner, par de grands discours, vers le précipice qui l'attend. Ne suivons point. Restons ce que nous sommes.

« Mon fils, le sentiment de supériorité est le patrimoine des pays où la civilisation, à son zénith, s'effrite et tombe.

« L'Histoire prend les nations au berceau, leur implique un essor dans le jeu des événements qu'elle prédétermine.

« Mon fils, votre ultime devoir est de faire revivre notre science. La science ancestrale doit être le soubassement et le prolongement de votre culture. Vous devez éclairer l'ignorance des populations qui ont les yeux fixés sur vous. Nous vivons mariés aux Blancs par des formules qui nous apparaissent comme de véritables incantations.

« Arrête, mon cœur ! Il est des pensées qui abrègent la vie d'un homme... Dire que nous avons des élus au Pays des Blancs ! Tous les peuples sont dignes d'être représentés, mais quelle idée de mettre dans une même gibecière des poissons et des chats !

« Nous ne parlons pas le même langage. Nous n'avons pas faim de la même façon. Nos intérêts sont comme l'eau et le feu. O souvenir ! Le sabre de Samory dans son propre sang lavé aurait dû vous instruire...

« Apprenez beaucoup. Apprenez tout. Apprenez, tant que vous aurez des yeux pour voir et un cerveau pour recevoir. Apprenez bien et devenez meilleurs.

« Devenir meilleur, c'est vider son cœur de tous les conflits, se sentir épanouir et vivre librement.

« Devenir meilleur, c'est lutter à rendre les autres meilleurs, travailler à réunir, un jour très prochain, les hommes vos frères, sans présence aucune, à l'ombre d'un de nos grands fromagers dont les racines puiseront, dans tous les pays du monde, la sève chaude et pétillante de l'amitié.

« Dans votre ivresse, faites revivre la vie de nos grands rois.

« Vous connaissez très bien les chefs des Blancs.

« Mais vous ignorez absolument Congo Moussa et Soundiata. Pour vous, El'Hadje Omar, Lat-Dior et Samory n'ont été que des sanguinaires.

« Nos coutumes sont bafouées !

« Aujourd'hui, le fils commande et le père obéit. La jeune fille s'allonge dans son lit et la mère se brûle à la cuisine. Le paysan a laissé sa houe et son daba pour faire le boy.

« Aujourd'hui, le griot préférant la dignité de planton, a étouffé la voix de sa cora et foulé aux pieds nos belles légendes et la musique de nos rois.

« Dans les villes, les jeunes filles ne savent ni faire la cuisine ni laver le linge. Elles ne vivent que pour le bal et le cinéma, en compagnie de cinq ou six jeunes gens coiffés comme des diables, affublés de gros vestons, de pantalons étriqués et de chaussettes multicolores, le bon sens encombré par des lunettes extravagantes.

« La génération actuelle embrasse aveuglément la nouvelle civilisation du Blanc.

« Pourtant, une jeune fille peut revenir de l'école et se mettre à genoux devant sa mère ou son père.

— Aucune contradiction Grand-père.

— Le griot doit aller à l'école pour écrire et chanter la musique de nos Rois. Et quoi encore ? Je remplirais cette case si je pouvais vider toutes mes pensées. Comme mon corps, notre pays doit avaler, assimiler ou éliminer toutes les nourritures que lui procure le monde extérieur.

« Ecrivez donc notre histoire et notre sagesse, tant de précieuses richesses qui font la gloire d'une nation.

« Nos épopées, nos légendes, nos pensées, nos vers et nos proverbes doivent constituer la divine nourriture des générations qui naîtront sous des soleils de sang.

« Si chaque jour chaque Africain fait bouger l'Afrique d'un pouce, en sept lunes, le monde sera dans l'Afrique comme l'Afrique est dans le monde !

« Ecoute... Entends-tu ? Le dounouba ! C'est demain la Danse des Sabres... Mon cœur se rembrunit et j'ai le pressentiment que le vent du destin soufflera contre nous.

— A propos, Grand-père, tu vas lire les événements et nous prémunir contre les maléfices éventuels des féticheurs.

Le vieillard se lève péniblement de sa natte, maudissant ses rhumatismes et massant la nodosité de ses doigts. Pour exorciser le démon, il puise de l'eau d'un canari et en asperge le mur circulaire de son humble demeure. C'est jeudi, jour favori du djin de la lucidité.

Oui, ce jeudi-là est aussi la veille de la Danse des Sabres. Les greniers sont garnis ; les calebasses regorgent de miel et de lait frais ; le vin de palme et le bili pétillent dans des gourdes suspendues aux toits des cases.

Les invitations ont été lancées un mois plus tôt. Parents, alliés et amis des villages voisins répondent, ce soir, par leur présence et leur

participation effective aux préparatifs de la grande fête annuelle.

Déjà, sur la grand'place du marché, le dounouba gronde et son appel rageur fouette les jambes au rythme chaud des premières danses de cette nuit frénétique qui est aussi la nuit des offrandes.

Le vieux Tidiani décroche une outre emplie de sable des sources, s'assied sur une peau de panthère, vide l'outre, épand le sable sur la vermine d'un parchemin approprié et exécute des dessins cabalistiques en psalmodiant quelques abracadabras.

— Kabaco ! s'exclame-t-il la mort plane dans l'air.

— La mort ? interroge Ni un peu triste.

— Je vois quelqu'un. Il m'a l'air un peu pressé, celui-là. Qui peut-il être ? Il apparaît mieux. Je le dévisage maintenant. C'est Samaké.

— Samaké ?

— Oui, l'insensé. Il n'est pas très content ce soir. Que s'est-il passé ? Ah ! Je comprends.

— Qu'y a-t-il ?

— Il s'est fait rabrouer par Makalé... Il s'accroupit et entre dans la case de Kanfila. Il est salué par ses complices, ton père Modou au premier plan, le père de Makalé à sa droite, le père de Demba à sa gauche. L'impénitent Kanfila lui souhaite la bienvenue, lui offre une

place à son côté et demande les nouvelles de la journée. Samaké débite avec passion sa mésaventure.

« Quel ramas de méprisables créatures ! La tête basse, le visage ridé, le cœur décontenancé, ils écoutent avec intérêt le récit inopiné de Samaké. Alpha, le père de Makalé, fulmine des imprécations, jure et crache. Kanfila toujours poseur, calme les esprits échauffés. Appele-t-il quelqu'un ?... Son apprenti accourt — un diable d'au moins cinq pieds — tenant dans les mains un lézard vif, une petite flèche de cuivre et une bandelette de percale.

— Dieu, que nous veulent-ils ?

— Ne t'énerve pas, mon fils. Attendons la fin. - L'apprenti est revenu en courant, - cette fois, il apporte un brasero. - Kanfila a creusé dans le sol un trou peu profond, de la largeur d'une main. - Il prend le lézard et l'enroule dans la bandelette de percale. - Ah ! je comprends.

— Que se passe-t-il ?

— Rien... Le lézard symbolise une victime. le trou une tombe et la bandelette un linceul. Kanfila s'est penché sur le canari... Il veut te repérer. Il cherche. Il cherche encore... Il cherche toujours. - Tentative vaine. - Ton étoile lui échappe juste au moment où il est en passe de préciser ses positions célestes. Il ne voit plus

que l'éclat de ton bijou... Furieux il bambonne, mais dissimule son échec derrière un sourire jaune chagrin, éloigne de lui le canari, reprend prestement le lézard de la main gauche et le glisse dans le trou. Il chauffe de la main droite la flèche meurtrière préalablement trempée dans une pâte rouge préparée la veille. Allah ! il enfonce impitoyablement la flèche ignolore dans la tête du pauvre quadrupède qui s'agite et...

— Quoi ?

— Mon fils, ta mère a certainement besoin de notre assistance. Cours vers elle cependant que je me traîne sur tes pas...

Gisant sur une natte, la tête dans les tremblantes mains d'Astou, les yeux dans les yeux larmoyants de Sory, Nâ réclame son Nî affectonné.

La flèche siffle dans la tête du lézard : la douleur crie dans le cerveau de Nâ. Le lézard s'agite ; Nâ remue sur la natte qui gémit.

« Tu veilleras sur nos enfants » confie-t-elle à Astou affligée... La flèche grille la tête du lézard : Nâ achève un verset du Coran et s'éteint dans le calme de la vertu...

Nî claque la porte trouve Nâ dans les chaudes larmes d'Astou et de Sory.

Tel un diable précipité dans les flammes de l'Enfer, Nî explose en de longs cris démoniaques qui ébranlent les assises de la petite

case : Nâ ! Nâ !... et Nî s'écrase contre le mur qui chancelle.

Le vieux Tidianj est arrivé et, son chapelet à la main, veille sur le dernier sommeil de Nâ...

La nuit devient profonde. La rumeur des hommes s'évanouit. Les mânes des ancêtres planent au-dessus de l'arbre à palabres, au-dessus des toits de chaume et même dans les ombres des cases, jusqu'au pied des lits de banco où ils viennent savourer, à volonté, le traditionnel « dégué » et un délicieux « ginger ».

La muette voix des profondeurs de la nuit berce la douleur qui dort et la douleur qui ne se tait pas : sanglots de Nî ; sanglots d'Astou ; sanglots de Sory ; sanglots longs dans la plainte égrenée du dounouba crevé ; longs sanglots dans le souffle vaporeux de la nuit exténuée.

La nuit marche, traînant derrière elle la buée amère des sanglots. La nuit s'arrête, soutenue par des sanglots : sanglots de Nî ; sanglots d'Astou ; sanglots de Sory ; sanglots longs dans le chant du coq apeuré ; longs sanglots dans l'appel du muezzin éploré.

La nuit marche encore. La nuit marche toujours. La nuit s'arrête. La nuit respire. Et la nuit se dissipe, rosée incolore, derrière le voile sanguinolent d'un jeune matin où l'on entend des sanglots, sanglots longs et longs sanglots que le silence répand à flots.

DES le plus jeune matin, Astou lave le corps de Nâ et l'enveloppe dans un joli pagne de cotonnade blanche...

Après la première prière rituelle dite par le vieux Tidiani, Sory et Nî portent Nâ sur leurs épaules : Nî devant, Sory derrière. Le patriarche compose seul, le cortège funèbre. Sur la demande de l'aïeul, Astou doit garder la case, la coutume interdisant à une femme d'assister aux inhumations.

La tête vide, les yeux injectés, le désespoir dans les muscles du cœur, Nî conduit Nâ à sa dernière demeure. Elle l'a porté en son sein neuf lunes durant, il la porte aujourd'hui sur son épaule...

A Faralako, il n'y a ni postes de radio dans les cases, ni journaux au bout des ruelles. Pour-

tant, à Faralako, les événements survenus pendant la nuit sont appris de tous, dès le lever du jour, aussi vivants et aussi frais qu'à Paris.

Le crieur public annonce les avis administratifs et ceux qui relèvent d'un intérêt collectif. Les bonnes ou mauvaises nouvelles, d'un individu ou d'une famille, sont colportées de lèvres en lèvres comme un bruit sur les ailes du vent.

C'est ainsi qu'à la nouvelle de la mort de Nâ, le village tout entier plonge dans une profonde consternation. Makalé, l'apprenant des lèvres de sa mère, se pâme. Pylons et mortiers écrasent le maïs en sourdine. Les oiseaux se sont tus. La paupière mi-close, le soleil épie le crime de la nuit. Une à une, les portes s'ouvrent, vomissant des hommes qui courent grossir le cortège funèbre.

Le doyen des djélibas, venu présenter des condoléances au nom de Mansa et à son nom personnel, marche au côté du vieux Tidiani.

Rangées le long du sentier qui conduit au petit cimetière, les femmes, à demi-vêtues, saluent le corps de Nâ par de grands cris auxquels nul ne peut rester insensible.

Pleurant d'une voix chantante et faisant couler des sillons de larmes et de morve sur leur poitrine, les enfants se roulent dans la poussière derrière la longue file des hommes,

et l'on peut dire que tout Faralako était déjà sur pied avant ce vendredi matin de la Danse des Sabres.

Au champ de repos, des hommes creusent la tombe de Nâ cependant que d'autres cueillent des rameaux verts et que le vieux Tidiani égrène toujours son long chapelet...

Mais voici la prière solennelle qui arrache à son fils une mère, source de tendresses, trésor unique au monde !

Oui, la volonté d'Allah s'impose aux mortels et maintenant, il faut se quitter après tant de conjonctures éprouvées ensemble, tantôt dans un parfum de joie, tantôt dans les langueurs de l'amertume. Ainsi va le monde !

Nî se jette à genoux et, de toutes les dernières forces, baise les pieds de Nâ sur qui coule déjà le baume des nuits éternelles. Puis, levant les yeux, il consacre à Dieu sa douleur, aux hommes et au monde ses imprécations :

« Maudit soit le jour qui me vit naître
Où la douleur consuma tes entrailles
O mère, Négresse bafouée !
Maudit soit le jour qui enfanta ta
[honte
Où l'infortune assiégea tes genoux
O mère, Négresse bafouée !

Maudit soit le jour qui m'ouvrit les
[yeux

Où tu me serras sur tes seins résignés
O mère, Nègresse bafouée !

Maudit soit le jour qui répandit mes
[pleurs

Où tu épanchas une larme amère
O mère, Nègresse bafouée !

Maudit soit le jour qui te fit la risée
[du village

Où tu me portas sur ton dos meurtri
O mère, Nègresse bafouée !

Périsses l'étoile du soir qui me cligna
[de l'œil

Complaisante étoile de ta misère
O mère, Nègresse bafouée !

Périsses ce jour qui nous sépara
Où tu me confias ta douleur

O mère, Nègresse bafouée !
Nâ !

Nâ !

Que t'ai-je procuré depuis ?

Pas la moindre consolation

Et je suis toujours ton fils

Et tu es toujours ma mère

O mère, Nègresse bafouée !

Et Toi

Seigneur des mortels adoré

FARALAKO

159

Mais Toi
Souverain de nos sangs enivrés
Que dors-tu
Sur l'éternel trône de Ton règne ?
Que dis-je ?
Où suis-je ?
Que vois-je ?
Nâ !
Tu m'entends !
Nâ !
Que te lasses-tu de Ni
Ta résignation
Ni
Ton sang
Ni
Ta moitié ?
Non ! Non !
Rends-moi tes mains calleuses
Serre-moi contre les cicatrices dolen-
[tes de ta poitrine exténuée
Je veux baiser ton front malmené
Je veux boire ton haleine souillée
O mère, Négrresse bafouée !
Mère ?
Nâ !
Sœur ?
Nâ !
Père ?

Nâ !
Afrique ?
Nâ !
Toujours Nâ,
A jamais NÂNâ !
NÂNâ,
De quelle larme dois-je pleurer ton
[pleur ?
NÂNâ,
Sur quelle mort dois-je graver ta
[mort ? »

O moment suprême ? Sory ? Nî ? Que de larmes ! Lequel des deux consoler ? Jamais mort ne fut tant pleurée... Nâ repose maintenant entre Grand-père et Grand-mère, dans l'ombre du souvenir. Nî et Sory se sont roulés dans la poussière jusque sur le talus de la rivière... Le vieux Tidiani les y relève et les conduit au village. « Mes enfants, leur dit-il, on ne pleure pas de la sorte une âme qui a vécu dans la crainte d'Allah... »

Voici que l'orage fomenté la nuit dernière se déchaîne, éclate et s'abat sur Faralako. Les arbres se tordent crissent et se courbent sous les coups de fouet de l'indomptable furie dont la tempête décoiffe les vieilles chaumines. La terre fond comme du beurre sous la pluie folle

et martelante. Des éclairs pourfendent la voûte céleste et la charpente éthérée crépite et craque. Des mugissements de tonnerre ? On eût dit les prodomes d'un jugement dernier !...

Cependant, une lueur scintille dans le cœur de Nî, un espoir balloté par la tourmente : Makalé que la mort d'une mère a rendu plus belle et plus aimable.



APRES la pluie, vient le beau temps dit-on dans tous les pays du monde, à Paris comme à Faralako.

Pan ! Pan !...

« La tabala de Faralako-Mansa », annonce le crieur public.

Pan ! Pan !...

« Ecoutez, habitants du village ! Ecoutez tous, hommes, femmes et enfants ! Notre chef m'envoie vous rappeler pour la dernière fois, le plus grand jour de l'année : VENDREDI DE LA DANSE DES SABRES ! Aujourd'hui, et suivant la coutume, jeunes filles pubères choisirez publiquement votre époux ».

Pan ! Pan !...

« Venez, habitants de Faralako ! Venez avec la lune sur la place du marché ! Aujourd'hui, l'on dansera ! Aujourd'hui, l'on mangera jusqu'à satiété ! Aujourd'hui, l'on boira jusqu'à l'aube.

Aujourd'hui, après le Salam, notre Chef rendra la justice et donnera ses audiences à l'ombre du grand fromager ».

Panpanpanpanpanpan !...

Comme sous l'effet d'une impulsion magique les cœurs bondissent de leur torpeur. La vie ressuscite et reprend peu à peu son rythme quotidien. Les hommes s'appliquent à leurs ablutions avant de se rendre à la mosquée. Les femmes vaquent aux travaux ménagers et aux préparatifs de la fête nocturne. Les jeunes filles que l'orage avait affolées n'ont plus que le souci de leurs cheveux ; elles attendront le soir pour défaire les bandages qui fixent le « héné » à leurs pieds grêles. Déjà, la ruisselante paille des toits affaissés vomit des volutes de fumée blanche. Les panpans répétés de la tabala sont gonflés par les gougouns humides des pilons. Des échos ? Les grommellements lointains du tonnerre qui rumine sa rancœur. Le visage enfoui dans les habits que sa mère vient de lui donner à repasser, Kalé échevelée, pleure encore la mort de Nâ. Dans la petite case où Nâ filait du coton la veille, le vieux Tidiani, Astou et Sory modulent l'hymne sacré des morts cependant que, chez la jeune Khady d'où fusent des éclats de rire, Modou, Alpha, Oumarou et Samaké combinent la perte de Ni.

DEVANT la cour plénière des notables, Faralako-Mansa vient de prononcer son troisième et dernier jugement ; il se tourne maintenant vers Alpha, le père de Makalé, et parle en ces termes :

— Alpha, je t'ai fait mander ce soir pour t'entretenir d'une idée qui pousse dans mon cœur.

« Je sors un peu du cadre traditionnel de l'autorité que me confèrent nos coutumes sacrées, direz-vous, sages notables autour de ce fromager réunis, mais le sujet mérite qu'on s'y attarde et Allah qui nous écoute ne trouvera dans mes chastes paroles que bonté et sagesse.

« Je te vois venir, Alpha. Je t'accorde cependant un moment de réflexion ; après quoi, tu parleras à loisir.

« Mon dessein n'est point de réveiller, aujourd'hui, le cruel souvenir d'une querelle vieille d'au moins trois générations.

« Deux nobles familles de Faralako se jurèrent la mort, hélas, pour une chétive tranche de terre ! La haine est un ferment qui fait éclater le cœur. Le temps, inscrivant les représailles, entreprit les destinées de nos deux familles. Les vivants ont fait du chemin. Que reste-t-il des morts ? L'innocence entre des griffes incisives et sanguinaires.

« Nâ, éteinte cette nuit, nous laisse le témoin de sa misère. Nul n'ignore la brûlante vertu de son cœur. Qui d'entre nous ne fut frappé par l'étonnante piété de cette femme ?

« En ce grand jour de fête, ce vendredi-saint, le ciel et la terre conspirant dans une furibonde indignation, ont accusé de forfait nos cœurs endurcis par le mal. Chacun de nous pense qu'il est innocent, mais personne ne peut se disculper. Nous avons recelé un péché abominable : nous sommes tous plus ou moins complices, donc coupables !

« Nâ nous regarde. Le destin qui fait de nous des babioles voulut aussi que son fils aimât le fruit de son malheur. Pour ce fils éprouvé, les yeux de la mère implorèrent justice et protection.

« Réveillons-nous, mes chers amis !

« Interrogeons chacun sa conscience ! Où sont-ils donc, l'amour et la générosité qui ont fait la noblesse de notre race ?... Votre silence ne me rassure guère. Si amère soit la vérité, elle raffermira toujours l'amitié ?

— De toute ma longue carrière, s'empresse de parler le djéliba, j'ai entendu un seul homme dire des paroles aussi sensées devant une assemblée plus nombreuse que la nôtre. Cet homme est le Mansa des Mansas, feu ton noble père... Paix à son âme !

« Notables de Faralako, poursuit-il, je ne suis que votre griot. Vos pères ont entraîné mes pères sur tous les champs de bataille. Je chante aujourd'hui vos louanges comme mes enfants chanteront celles de vos enfants.

« Si l'esclave n'a que des devoirs, il a aussi un droit, un seul, mais le plus important : révéler ou cacher la vérité à son maître.

« Devant cette assemblée, je ne dirai aucun mensonge.

« Je jure par Allah que je ne vous connais pas de défauts ; mais, je jure aussi par la cola que je mâche, qu'un malheur se prépare. Je le vois d'ici ; il ne tardera plus à s'abattre sur nos têtes.

— Kabaco ! s'exclament les notables.

— Un jour, annonce un notable, la plus jeune de mes femmes revenant du marché, me glissa à l'oreille : « Le bruit court au marché que le Mansa et ses notables ont donné aux femmes l'ordre formel de ne rien acheter et de ne rien vendre à Nâ ».

— Ce bruit nous est parvenu, atteste le Mansa.

— Nous en connaissons les coupables, affirme le djéliba. Alpha veux-tu nommer tes complices ?

— Par Allah, jure Alpha, je n'y suis pour rien. Les gens m'ont mêlé à cette histoire parce que, un jour, j'ai dû frapper Makalé au marché. N'ai-je plus le droit de lever la main sur ma propre fille ?

— Qu'avait-elle fait pour que son corps saignât ? demande un notable indigné.

— Cela ne regarde que moi ! dit Alpha.

— Si tu ne réponds pas, intervient le Mansa, nous nous verrons obligés d'appliquer la coutume.

— Alpha dit le djéliba, on n'apprend pas au vieux singe à faire la moue. Chacun de nous te connaît comme la paume de sa main.

— Ta fille avait-elle volé ? demande un notable.

— Non ! répond Alpha confus.

— Makalé est un ange ! dit le djéliba.

— Avait-elle menti ? interroge le Mansa dont les yeux lancent des rayons d'autorité.

— Non ! répond Alpha, je lui avais inter-dit de saluer Nâ.

— Pour quel motif, demande le djéliba.

— Elle m'a désobéi et je l'ai frappée, dit Alpha.

— Elle est plus intelligente que toi, lance un notable.

— Alpha, j'ai honte pour toi ! s'indigne le djéliba. Nous sommes au courant de tous tes agissements. Tu trames un complot avec Fanta, Modou, Samaké, Oumarou et l'exécrable Kanfila. Vous voulez faire la loi à Faralako. Nous vous avons regardé faire, mais patience ne signifie point faiblesse. Il n'y a qu'un seul chef ici !

— Alpha, dit le Mansa, tous mes notables sont bons et sages. Nous voulons te donner encore une chance. Tu n'es pas foncièrement mauvais et tu peux devenir un bon sujet.

— J'en ai vu de pires dans ma longue carrière ! dit le djéliba.

— Il n'est jamais tard de bien faire, poursuit le Mansa mais il faut savoir prendre son temps. Aujourd'hui, tu es devenu impopulaire dans le village ; tout le canton connaît tes vi-

lains défauts. Cependant, tu peux encore gagner, et ce soir-même, la sympathie et la confiance de tout le monde. Nous n'avons pas le droit de te forcer la main, mais il est de notre impérieux devoir de te donner des conseils... Alpha que penses-tu d'une idée comme celle-ci : donner la main de Makalé au fils de Nâ ? Réfléchis avant de répondre.

— Ainsi tu auras lavé tous tes péchés ! disent les notables.

— C'est tout mûri, dit Alpha, j'ai déjà fait un bon choix pour Makalé. Je suis prêt à oublier le passé ; ma case sera ouverte au petit Blanc comme à tous les jeunes gens du village. Mais, je ne saurais lui donner Makalé.

— As-tu pensé aux effets de ton refus ? demande le djéliba.

— N'insistons pas davantage ! dit le Mansa un peu chiffonné dans son autorité. A l'avenir, nous saurons mesurer nos égards et peser nos actes. La leçon est concluante. L'audience est levée. Allah soit loué !

LA cérémonie de la Danse des Sabres est la plus éclatante des coutumes de Faralako.

Après l'excision, pour la jeune fille, la circoncision, pour le jeune homme, vient la Danse des Sabres.

Elle diffère des fiançailles par l'ampleur toute spéciale qu'elle prend dans ce coin obscur de la Guinée et par le fait que la jeune fille ne choisit pas librement son fiancé ; celui-ci est choisi et imposé par les parents malgré toute la latitude que les principes coutumiers concèdent aux jeunes gens.

La Danse des Sabres est plus grandiose que le mariage et la raison en est la suivante : le mariage n'intéresse que les seules familles alliées alors que la Danse des Sabres est, avant tout, une réjouissance collective préparée l'année durant, à l'échelle du canton.

En effet, les grandes récoltes s'annoncent. L'on se retrouve pour envisager l'échange des grains et parler de la prochaine foire annuelle. L'on communique dans l'ivresse de la danse.

Dans certaines régions de la Guinée, la Danse des Sabres prend une autre signification ; cela tient, évidemment, à la diversité de races et à la pluralité de coutumes. D'ailleurs, dans le pays tout entier, comme à Faralako, les plus belles traditions tombent aujourd'hui en désuétude. La Danse des Sabres ne vit plus que dans la mémoire des griots.

L'alcool tue la volonté du Noir d'Afrique, la générosité de son âme et l'amour du passé dans un cœur si sensible et si humain !

LA lune regarde maintenant la place du marché pavoisée de velours étincelants, de pagnes bariolés, de tulles multicolores. Ses longs cils d'argent peignent la dense chevelure du grand fromager et caressent l'or des corps reluisant d'huile et de grâce.

Elles ne seront aussi jolies, les femmes, aux yeux de leurs maris, que l'an d'après, quand on célébrera de nouveau la Danse des Sabres. Elles bougent, les femmes. Elles ont des fourmis dans les jambes. Ah ! Ces démarches reptiliennes et provocantes ! Elles tapent des mains. Elles jacassent. Elles rient. les femmes noires, et le désir palpite sur leurs chaudes lèvres cuites et charnues.

Les hommes se contentent de peu. Ils se ressemblent tous dans ces petits bonnets brodés, ces grands boubous blancs gonflés d'empois et ces larges babouches pointues.

Elles sont là aussi, sobrement vêtues, les jeunes filles pubères pour qui cette nuit trépidante demeurera mémorable. Elles ont enfilé un pagne indigo et couvert leur tête d'un pagne blanc en guise de voile. Quelles sont belles avec leurs souriantes poitrines ruisselantes d'huile ! Elles possèdent encore toute la gracilité de l'adolescence et leur chair noire laisse sourdre une senteur d'oignon.

Anxieuse Makalé guette l'arrivée de Ni. Elle sent déjà comme le couteau de Fanta sur son joli cou.

Les jeunes gens, présumés fiancés, vont et viennent dans la foule. Ils sont vêtus de cotonnade tissée et traînent des pantalons bouffants : le sabre qui confirme l'orgueil mâle pend à leur côté. Autrefois, ce sabre était meurtrier ; aujourd'hui, il est devenu un joli bois incrusté d'ivoire...

Samaké gesticule parmi ses admirateurs naïfs, jure et profère des menaces. Contre qui ?...

Voici que le crieur public annonce l'arrivée du Chef de village. Le maître des cérémonies, muni de son long fouet, impose l'ordre autour d'un grand cercle fermé par le siège du chef et les banquettes des notables...

Faralako-Mansa et sa brillante suite font leur somptueuse apparition. Le doyen des djélibas chante les louanges du grand chef.

Pour saluer le Mansa qui s'assied majestueusement sous un dais de vert feuillage, la foule, immobilisée par l'attente, explose en une délirante ovation. Griots et griottes s'égosillent de concert. Cisant au centre du cercle, les côtes fracturées la veille, le dounouba, harcelé par deux forcenés, vocifère son do ancestral.

Au signal donné par le crieur public, les jeunes filles pubères, à qui les parents ont rappelé leurs dernières volontés, se détachent du gros de la foule et se produisent dans le cercle. Un mouchoir blanc à la main, elles s'alignent et défilent en dansant. Pour lui témoigner leur profonde vénération des coutumes, elles se mettent à genoux devant le Mansa et les mains dans la poussière, la tête baissée, se livrent à un long recueillement que nourrissent le silence du dounouba et les bénédictions de l'Iman décrépit. Dernier moment de lucidité qui détermine le choix !

Le chef ne peut plus quitter Makalé du regard. « Qu'elle est ravissante ! pense le vieux Mansa emmitouflé dans son burnous de pélerin. Dire qu'elle aurait pu être ma vingt-septième épouse, si le père avait été plus docile ! »

Le dounouba gronde. Les jeunes filles bondissent de leur méditation, laissant sur la poussière des traces d'huile. Le choix est fait ! Elles chantent maintenant à pleine voix le traditionnel

refrain de la Danse des Sabres. Elles s'arrêtent sur un arc de cercle. Debout derrière elles, leurs mères inquiètes les accompagnent des mains.

Viennent les mâles au front belliqueux. Ils brandissent leurs sabres dans un ensemble pittoresque et viril propre à la Danse des Sabres. Salués par des vagues de clameurs et des nuées de mouchoirs, ils se rangent face aux jeunes filles émues.

Le dounouba redouble de rage. Les vieillards, que rongent de douloureux rhumatismes, se sentent rajeunis de cinquante hivernages : « Ah ! le bon vieux temps ! »

Nî est arrivé sur les instigations de Sory. Mais, encore hésitant, il se tient dans la foule qui bouscule et piétine. Sory ne comprend pas les raisons qu'il pourrait avoir de demeurer là.

— Nî, tu n'aimes donc pas Kalé ? demande le jeune griot tremblant de tout son corps. Tu l'abandonnes lâchement à la merci de ton rival. On dirait que tu n'es même pas circoncis !

— Arrête, Sory !

— Tu deviens sage maintenant ? Tu as peur de Samaké ! C'est la première fois que tu le vois, hein ? Tu es une femme, une épave ! Tu es indigne de Makalé ! Tu n'as donc rien dans le ventre ? Regarde le visage de Kalé ! Evidemment, tu ne sens plus rien.

FARALAKO

177

— Sory, veux-tu que je te fende le crâne ?

— Si tu es Nî, le fils de Nâ, et si tu es le fruit de la douleur que notre mère a connue pour toi, cours dans les rangs de Samaké !

— Ecoute, Sory, j'en ai par-dessus la tête ! Tu m'entends ?

— Je cours à ta place affronter le monstre !

— Sory !

— Nî, j'ai honte pour toi. Lâche ma main ou je crie ! Tu ne sais que séduire et déclamer comme une femme ! Tu me fais penser à ce proverbe de Grand-père : « L'agneau qui bêle n'a point soif ! » La danse commence ! Avance un peu ! Mets-toi au premier plan pour te faire voir et mieux applaudir ton vainqueur ! Et Nâ est morte, tuée par ce rival que tu n'oses même plus fixer !

La Danse des Sabres entre dans sa première phase.

Ibou, le fils de l'Iman, joue du sabre. Il évolue vers le dounouba, saute et décrit une pirouette unique dans les annales de la Danse des Sabres. Salué par une tornade de cris et d'applaudissements Ibou reprend son pas de danse et évolue maintenant vers la jeune Pinda toute reluisante d'admiration. De son sabre, il pourfend l'air qui bourdonne et siffle... puis s'incline devant la jeune Pinda qui sourit jusqu'aux oreil-

les. La foule pousse des hurlements d'approbation et Ibou, toujours dansant, rejoint sa place jonchée de mouchoirs de tête.

Sory ne cesse d'exhorter son frère :

— Nî, ton devoir te commande de venger Nâ. C'est l'occasion ou jamais de réhabiliter, aux yeux de tous, une mère qui a su, pour te sauver, accepter avec le sourire les injures, le mépris, la misère, la mort !

Pinda danse à son tour devant le dounouba. Elle se trémousse et trépigne au rythme des claquements de mains. La foule, prise de frénésie, saute sur place. Pinda enlève son voile et le garde dans sa main droite. Possédée par la fureur scandée du dounouba, elle laisse glisser son pagne. Un long ruban blanc, témoin de sa virginité, frétille entre ses cuisses fuselées. Elle piétine. Quel puissant aphrodisiaque que la danse ! Pinda bondit comme un antilope et se jette dans les bras d'Ibou. La foule tonne..

Vient le tour de Samaké Un lourd silence écrase la foule. Makalé sent ses jambes la trahir. Ses lèvres fument et la fièvre du désespoir ronge ses os. Ses paupières sont bouffies de larmes. Elle pleure ! Samaké exécute la danse du sabre et s'incline devant Makalé qui sanglote. Cette réception ne surprend que Fanta. Le silence devient aigu. La foule se gratte. La foule respire. La foule renifle. Samaké, confus et exaspéré au

possible, rejoint sa place en épongeant son front comme pour résorber l'avanie qui couvre son visage. Quelle honte pour Fanta ! Et pourtant, il faut que Makalé danse la danse fatale. Mais devant qui s'inclinera-t-elle ? Va-t-elle piétiner la volonté de ses parents ? Son père Alpha, Modou et Oumarou suivent anxieusement le cours du spectacle devant l'écran magique de l'inexorable Kanfila..

Makalé lève les yeux et aperçoit Nî. Résolument, elle entame la danse. Nî, qui la voit évoluer désespérément vers Samaké, bouscule la foule et se fraye un passage. Kalé se détourne instinctivement de Samaké et marche vers Nî comme si le destin, de sa corde invisible, la tirait par les chevilles.

Sory pousse un hurlement de joie Makalé et Nî se jettent dans les bras l'un de l'autre !

Pour la première fois dans la mémoire des griots, une jeune fille de Faralako vient de bafouer l'autorité de ses parents. Le scandale est inouï, la faute trop énorme pour être réparée ! La tête basse, les anciens se recroquevillent de honte dans leurs grands boubous et implorant l'intervention d'Allah. Le diable s'est immiscé dans la réjouissance de leurs cœurs. Tous les sacrifices seront vains. Kalé aime Nî et nul ne peut anéantir cette passion. Pas même la mort !

Maïs, il semble que Samaké ait envisagé ce dénouement ; aussi s'était-il prémuni d'un sabre trempé camouflé dans une gaine de bois. Il tire l'arme meurtrière de sa gaine pour en frapper Nî dans le dos. Makalé, que ses pressentiments ne trompent jamais, avait eu le soin de dissimuler sa fronde dans le nœud de son pagne. Avec son adresse habituelle, Makalé lance une pierre et la pierre s'enfonce dans le front de Samaké qui s'écroule noyé par le flot de son propre sang.

Le dounouba se tait. La foule craque et se disperse. Les hommes se précipitent vers la victime. Nî et Makalé profitent de la mêlée générale pour se sauver. Sory court sur leurs pas.

LES jambes sur les épaules, amis et parents de Samaké volent sur les traces des fugitifs. Pauvre Sory ! Il s'est arrêté pour appeler Nî qu'il a perdu des yeux. Les partisans de Samaké l'ont rattrapé et haché à coups de sabres.

La main dans la main, Mākalé et Nî s'enlisent dans l'insondable tumeur de leur destinée.

— Nî, ou fuyons-nous ? interroge Kalé.

— Vers la route, répond Nî. A l'aube, un camion nous ammenera à Kankan.

— Je n'en peux plus ! dit Kalé essouffée. Marchons maintenant. Qui sait où nous sommes ?

— Hors de danger ! affirme Nî heureux.

— Nî, Sory payera-t-il mon crime ? demande Kalé inquiète.

— Sory est plus rusé qu'un perdreau.

— Où le retrouverons-nous ?

Haletante, la nuit, elle respire la nuit dans le poumon humide du jour endormi.

La main dans la main, Makalé et Nî s'enlisent dans l'insondable tumeur de leur destinée.

— Un ruisseau ? demande Nî.

— Oui, le ruisseau de la plainte, répond Kalé.

— Que murmure-t-il ?

— Le refrain des laveuses d'or. Eteins ta cigarette. Le génie est aveugle qui dort dans l'onde. La moindre lumière sur sa paupière engourdie irrite son inexorable courroux. Cache le bijou qui dore ta poitrine. Chut ! Marchons sans bruit.

Soupirante, l'herbe ; elle transpire l'herbe sous la douceur de leurs empreintes volatiles.

Gémissante, la colline ; elle monte la colline dans le sang fielleux des veines de la nuit.

La main dans la main, Makalé et Nî s'enlisent dans l'insondable tumeur de leur destinée.

— Un hameau ? demande Nî.

— Oui, le hameau de la douleur ! répond Kalé.

— Kalé, que trembles-tu ?

— Je sens encore entre les jambes le sanguinaire couteau de la vieille Kanie. Nî, arrêtons ! La terre se dérobe sous moi. Dans les fibres de mon corps, la nuit répand la froideur de l'émoi. Mes oreilles bourdonnent !

— Sur mes épaules et le sillage de mon dos tu trouveras le repos. A une lieue d'ici, un lit de feuilles crues nous attend au bord de l'eau.

La main dans la main, Makalé et Nî s'enlisent dans l'insondable tumeur de leur destinée.

— Un oiseau chante ? demande Nî.

— Il invite sa femelle à rejoindre le nid conjugal, explique Kalé.

— Mariés ?

— Tout comme. Nos petits ouvrent au vent leur bec fragile, dit la chanson. Sur tes ailes infâmes la chaude tendresse envolée, en alarme est la couvée. Viens, infidèle compagne ! Viens donc, la nuit est cruelle !

Une profonde plaie échanquée bave sur le flanc de la nuit. Et la valse échevelée des lucioles enlumine la vaporeuse chair pourrie des ténèbres. Forte poussée de fiente que relève la puante traînée d'une civette. Froufrou dans le fourré ! Le sourd ricanement d'un chacal apeuré crève la pesante gourde du silence. Les arbres s'étirent et bâillent dans leurs feuillages. La tiède haleine des mares éveillées emplît le nez qui coule. La nuit se tait... Le silence écoute.

La main dans la main Makalé et Nî s'enlisent dans l'insondable tumeur de leur destinée.

— Kalé, où sommes-nous ? demande Nî.

— Je ne saurais te répondre, dit Kalé.

— C'est bon. Allah nous a éloignés des méchants hommes.

— La route ! Oh ! la rivière. Elle est si généreuse, la nuit !

— Descends, ma fille. Je vais préparer notre couche. Tout ira mieux au petit jour.

— Aïe !

Makalé, piquée par un serpent, s'écroule et s'agite dans son voile.

— Qu'y a-t-il ? interroge Nî qui se jette sur Kalé, tâte son corps, lui prends la tête et presse ses mains.

Makalé ne cesse de gémir :

— Nî ! Nî !...

— Où as-tu mal ? insiste Nî désespéré, Où ?

De son index tremblant. Makalé pointe une ombre dans la dernière clarté de la nuit.

— Il est là... Sauve-toi, Nî ! Tu seras piqué, toi aussi.

— Un serpent ?

— Oui. Eloigne-toi ! Il reviendra ! Entends-tu ses grelots ? Retourne-toi !

Nî se relève précipitamment. Le démon aux reflets d'argent n'est plus qu'à trois pas de lui. Nî terrifié ouvre de grands yeux. Le monstre boit le regard de Nî. Sa gueule fume ; ses yeux lancent des éclairs. Il approche... approche toujours. Nî, terrifié, tremble comme une fane.

FARALAKO

185

— Sauve-toi ! s'écrie Makalé rongée par le venin fatal.

Qui, ce crotale est la dernière création de Kanfila Mais le bijou de Grand-père rend Nî invulnérable. Il glisse la main droite dans la béante poche de son grand boubou, étreint son canif et marche droit sur le crotale qui siffle et se dresse sur la queue. Comme une flèche lancée, le canif écrase la tête du monstre sur l'herbe fumante. Nî accourt vers Makalé.

— Kalé ! Kalé ! appelle-t-il, désespéré.

La vierge Noire a fermé les paupières. Le sourire attardé sur ses douces lèvres dissipe l'ombre de la nuit et la fine rosée qui perle sur ses pommettes tamise l'aurore. La brise du matin étale le voile immaculé sur son visage serein.

Tête à tête avec son insidieuse destinée, Nî atterré interroge Allah sur les raisons de son indifférence...

Une liesse insolite flâne dans l'air.

A Faralako, le dounouba vomit ses

[viscères.

A Faralako, l'ivresse hurle à tue-tête.

A Faralako, la Danse des Sabres bat

[au rythme bousculé d'un pouls

[en fièvre.

Au loin, l'orage cligne des yeux...

DES dioulas retrouvèrent Ni
à Daloa, au seuil de la démence. Sur les grands
marchés de colas, il chantait journellement cette
complainte que tous les guitaristes du beau
pays-mien accompagnent aujourd'hui avec fièvre.

Qui pourrait me dire
Où croît la douce herbe des prés
Qui pourrait me dire
Où chante la source des fées
Qui pourrait me dire
Où se cache la Belle Makalé ?

Belle Makalé
Dieu te préserve
Belle Makalé
Dieu te conserve

Au marché
J'ai chanté ma plainte
Au marché
J'ai loué ma misère
Au marché
Les Rires ont comblé ma détresse.

Belle Makalé
Dieu te préserve
Belle Makalé
Dieu te conserve

A la mosquée
J'ai traîné mon péché
A la mosquée
J'ai confié ma destinée
A la mosquée
Les Portes m'ont été fermées.

Belle Makalé
Dieu te conserve
Belle Makalé
Dieu te préserve

Au cimetière
J'ai cherché Dieu
Au cimetière
Les oiseaux ont répondu
Au cimetière
L'homme s'est tu

FARALAKO

189

Belle Makalé
Dieu te préserve
Belle Makalé
Dieu te conserve

Je vais te dire où se cache la Belle
Makalé est partout [Makalé
Makalé n'est nulle part
Je ne puis penser à elle
Sans pleurer
Je ne puis pleurer
Sans penser à elle
Makalé est dans mon cœur
Makalé de ma chanson !

Belle Makalé
Dieu te préserve
Belle Makalé
Dieu te conserve

Ma chanson est une romance
Ma chanson est une confiance
Makalé de ma chanson
Makalé de toutes les chansons
Makalé de mon cœur
Makalé de tous les cœurs

Belles Makalés
Dieu vous préserve
Belles Makalés
Dieu vous conserve !

